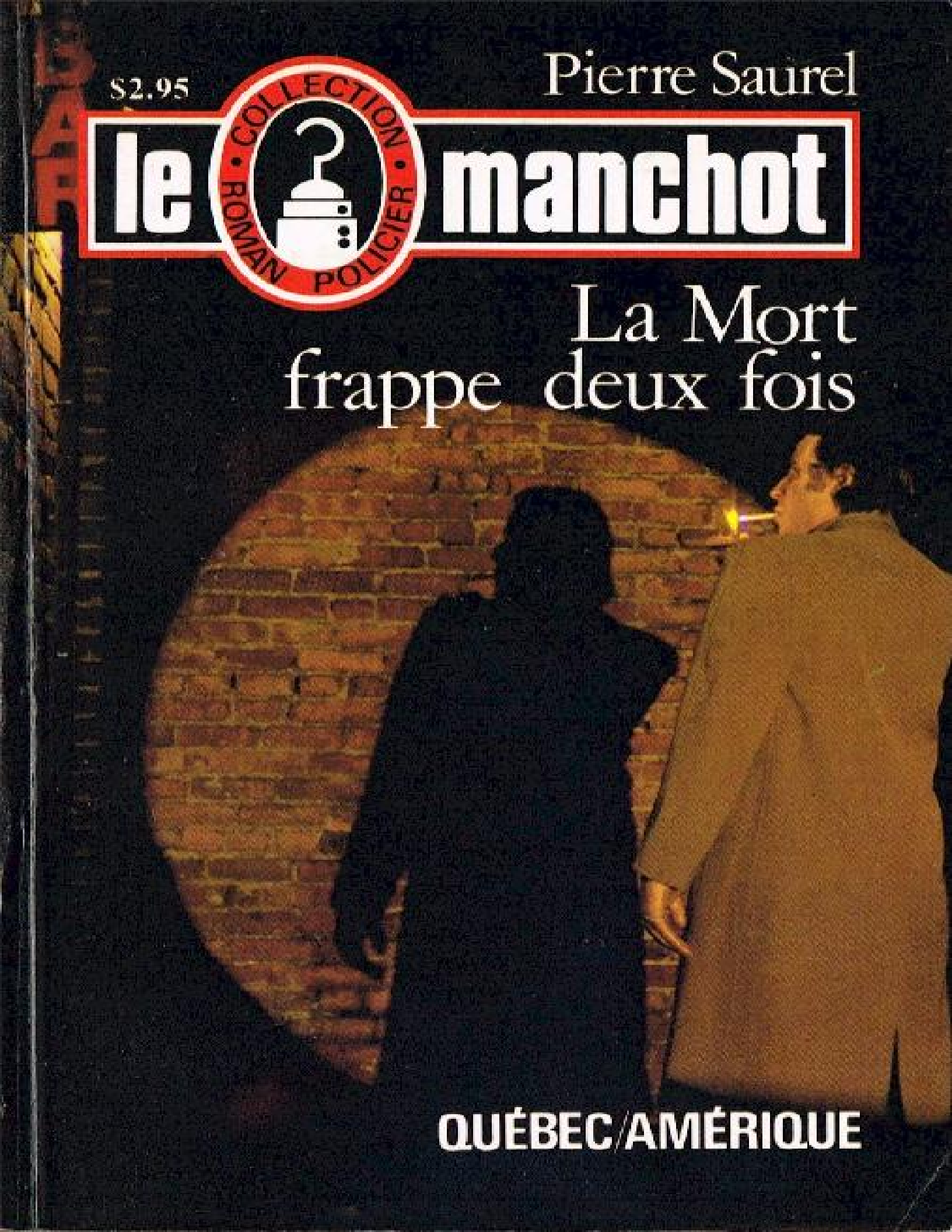
$2.95

Pierre Saurel

COLLECTION ROMAN POLICIER

le manchot

La Mort frappe deux fois



QUÉBEC/AMÉRIQUE

Pierre Saurel

Le Manchot # 1

La mort frappe deux fois

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 263 : version 1.0

La mort frappe deux fois

Numérisateur : Jean Layette.
Relecture : Jean-Yves Dupuis.
Édition de référence :
Éditions Québec-Amérique.

I

Coup de feu inutile

Le jeune policier redressa son corps recroquevillé sur le siège avant de la voiture. Il se retourna, étira le bras droit et ramena vers lui un sac de papier posé sur la banquette arrière.

– T'en veux ?

Le policier, au volant de la voiture 2824, jeta un coup d'œil de côté.

– Non !

Il avait répondu d'une voix sèche, une réponse sans réplique.

– T'aurais pu dire merci, c'est pas forçant !

Il y eut un court silence, brisé par le bruit que faisait la main du jeune policier en fouillant dans le sac de papier.

– Je te comprendrai jamais, Mike.

Le conducteur avait soupiré en lançant cette courte phrase. Quant à Mike, il avait déjà commencé à mordre dans un long saucisson de salami.

– J'ai faim, c'est normal, réussit-il à articuler malgré sa bouche pleine.

– Non, c'est pas normal. Ça fait pas une demi-heure qu'on est arrêtés au restaurant. T'as mangé deux hamburgers, une patate...

– Carabine ! Si tu appelles ça un souper, toi ! Avoue donc que t'as peur d'engraisser. Tu me fais penser aux donzelles qui comptent leurs calories et qui, en cachette, se bourrent de chips, de liqueurs et de chocolats. Pour pas engraisser, t'as rien qu'à faire de l'exercice, de la culture physique, du sport... moi, je cours mon cinq milles, tous les jours.

Il prit une gorgée dans sa cannette de cola, puis continua :

– Les femmes, l'argent, puis de quoi manger... avec ça, j'suis bien en carabine. J'en demande pas plus. Remarque que je te comprends. Toi, c'est pas pareil, t'es marié. Tu donnes ta paye à ta femme, puis tu vis seulement pour ta petite maison... tes enfants. T'as pas encore trente ans et tu raisonnes déjà comme un « vieux » de quarante-cinq. Tu penses déjà à ta pension.

Fernand, en appuyant un peu plus sur l'accélérateur, bougonna :

– Ah, tu m'écœures ! Ferme donc ta gueule au lieu de dire des niaiseries. Continue, mange ; on sait jamais, la nourriture peut te donner de l'intelligence.

– T'as raison, je mange et j'ai de l'intelligence.

Et Mike soupira :

– Que c'est donc de valeur que t'aies jamais faim ! Maintenant, je comprends et j'ai plus de questions à me poser.

Et, la bouche pleine, il se mit à fredonner la chanson d'Angèle Arsenault, « Moi, j'mange ».

Soudain, Fernand appliqua les freins et Michel faillit échapper sa cannette.

– Carabine, fais donc attention, idiot, tu conduis comme une femme !

Fernand avait éteint les phares de la voiture ; il passa en marche arrière et l'automobile recula lentement.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– J'ai aperçu deux ombres dans la ruelle, dit Fernand. Je me demande ce qu'ils font là. Il y a seulement des entrepôts dans ce coin-ci de Montréal, aucune maison.

Michel lança son sac sur le siège arrière, descendit la vitre et laissa tomber sa cannette vide dans la rue.

– Maudit cave ! Arrête de faire du bruit. Tu vas attirer leur attention.

Michel venait d'apercevoir les ombres furtives qui paraissaient glisser le long des murs.

– Allons voir.

L’auto-patrouille s’arrêta devant une borne-fontaine, seul espace de stationnement encore libre dans la rue. Fernand ouvrit la portière, glissa la main à sa ceinture et dégaina son revolver.

Michel descendit à son tour, évitant de faire du bruit. Voyant que Fernand avait son arme à la main, il l’imita.

– Tiens, ils sont là ! Ils essaient d’ouvrir la porte d’un entrepôt.

Michel tenait sa lampe de poche dans sa main gauche. Il l’alluma et une lueur blafarde éclaira les deux rôdeurs.

– Bougez pas ! Les mains en l’air, cria Fernand. Faites face au mur.

L’un des deux hommes obéit rapidement. Quant au second, il avait quelque chose, probablement un outil, à la main. Il hésita, oh, seulement une fraction de seconde. Le coup de feu éclata, brisant le silence de la nuit.

Un cri de douleur, un corps qui s’effondre, un homme qui jure, des pas de course, puis la voix de Fernand qui hurle presque :

– Mike ! T’es fou ! Pourquoi que t’as tiré ?

Michel regarda son arme dont le canon fumait encore. Sa main tremblait. Il bégaya :

– J’ai cru qu’il était armé... j’ai pensé qu’il tirerait... carabine !

L’autre supposé voleur hurlait :

– Tirez pas ! Tirez pas ! Je me rends, je suis pas armé. Pourquoi que vous l’avez tué ? Vous aviez pas à tirer !

– Assez, fit Fernand. Allons, Mike, grouille ! Conduis celui-là à la voiture. Demande du secours. Qu’ils envoient une ambulance.

Michel semblait s’être ressaisi. D’un geste rapide, il avait ramené les deux mains de son prisonnier vers l’arrière et lui avait passé les menottes.

L’homme criait comme s’il avait voulu ameuter tout le quartier.

– Non, non ! Laissez-moi pas tout seul avec ce maniaque-là. Le maudit fou, il va me tuer ! C’est un malade !

– Ta gueule et marche vers la voiture, fit Michel en le poussant.

Le voleur n'attendit pas qu'on lui répète l'ordre. Il avait jeté un coup d'œil au revolver du policier et ne voulait pas subir le même sort que son comparse.

Une fois arrivé à la voiture, Michel ouvrit la portière arrière, y fit monter l'homme, referma la porte, s'installa sur le siège avant et fit remonter la grille de métal qui séparait l'avant de l'arrière de la voiture.

Il décrocha le micro et appuya sur un bouton.

– Voiture 2824. Il est arrivé un accident. Envoyez une ambulance. Il y a un blessé.

– Donnez votre position.

Michel s'exécuta puis, il enchaîna :

– Nous avons surpris des voleurs. Ils ont voulu fuir alors, il a bien fallu tirer.

– T'as menti ! T'as menti, cria le type installé sur la banquette arrière.

Couvrant le micro avec sa main, Michel se retourna pour lancer d'une voix dure :

– Toi, ferme-la !

Il redonne sa position au standardiste.

– Qu'on fasse le plus vite possible. Over.

Le voleur se pencha vers l'avant.

– T'es un beau chien sale ! C'est toi qui as tiré, maudit baveux ! Les policiers, vous êtes tous pareils, tous des tueurs, tous des maniaques de la gâchette.

– Si tu fermes pas ta grande gueule, tu vas aller rejoindre ton petit ami.

– C'est ça, allez-y, tirez ! Ça doit pas vous faire peur de descendre un type avec les menottes aux poignets.

Michel ne voulait plus l'entendre. Il sortit de la voiture, referma la portière et jeta un coup d'œil en direction de la ruelle. Il vit Fernand qui revenait. Rapidement, il alla à sa rencontre.

– J’ai demandé du secours. L’ambulance va arriver d’une seconde à l’autre.

– Trop tard !

– Tu veux dire que...

– Il est mort ! Tu l’as touché en pleine poitrine.

Fernand contourna l’avant de la voiture. Michel, la tête basse, l’air penaud, le suivait.

– Je vais leur dire d’envoyer l’escouade... et la morgue.

Brusquement, Michel saisit son compagnon de travail par le bras.

– Tu les as bien vus, hein, Fern ? T’as bien vu que le type que j’ai tiré avait quelque chose dans la main... Ça aurait pu être un revolver, pas vrai ? Ça aurait pu. Il pouvait se préparer à faire feu sur nous.

Fernand se retourna et regarda Mike dans les yeux ; mais pas un son ne sortit de sa bouche. De la main, il repoussa celle de son compagnon et monta dans la voiture.

Michel se sentait incapable de bouger, comme si ses deux pieds avaient été ancrés dans le ciment. Il entendait vaguement la voix de Fernand qui faisait son rapport. Il vit Fernand se tourner vers le prisonnier, assis à l’arrière, puis le policier descendit de voiture.

– Qu’est-ce qu’ils ont dit ?

De nouveau, le regard de Fernand croisa celui de Michel, puis le policier répondit par une remarque qui cingla directement le jeune Mike.

– Quand ils auront pris charge du prisonnier, tu nettoieras l’arrière de la voiture. Il y a ton sac... tu pourras le jeter... à moins que tu songes encore à manger !

*

Le détective Robert Dumont était toujours attaché à l’escouade des homicides de la police municipale. Mais, confiné dans un travail

de simple commis de bureau, il se sentait comme un lion en cage, assoiffé de liberté.

Un an plus tôt, il y avait eu cet accident, un accident bête, un accident qu'il aurait pu éviter, s'il avait été plus prudent. Au cours d'une descente, après avoir fracassé la vitre d'une porte, il avait glissé le bras gauche à l'intérieur pour tirer le loquet. Quelques minutes plus tard, un camarade lui avait dit :

– Tu ferais mieux de te rendre à l'hôpital, Bob. Tu t'es coupé.

– Bah ! Une égratignure.

Et le même soir, il s'était fait un pansement avant de se mettre au lit. Cependant, il dormit fort mal et au petit matin, en jetant un coup d'œil sur son bras, il se rendit compte qu'il était passablement enflé. « J'aurais dû y voir, hier soir », pensa-t-il avec une vague inquiétude.

Il se rendit à l'hôpital. Les médecins examinèrent la blessure, on nettoya la plaie, on lui fit des points de suture et on l'empiffra d'antibiotiques. Mais déjà, le mal était fait. Robert Dumont risquait un empoisonnement du sang. Les spécialistes se consultèrent et en arrivèrent rapidement à une décision. Pour sauver le policier, il ne restait que l'amputation.

Robert Dumont avait mal accepté cette amputation. Il aimait son métier, il était appelé à un brillant avenir. Tout s'effondrait... tout, à cause d'une imprudence.

Cloué pendant plusieurs jours sur son lit d'hôpital, il avait revécu, comme dans un long métrage, tout son passé, depuis sa plus tendre enfance. Il se revoyait à l'âge de dix ans. Il était fils unique, orphelin de mère depuis l'âge de quatre ans. Son père lui avait donné la meilleure éducation possible ; mais c'était un ouvrier qui travaillait toujours de quatre heures à minuit. Évidemment, il ne voyait pas souvent son enfant et ne pouvait guère l'aider dans ses études, de sorte que le jeune Robert avait des difficultés.

Plus grand, plus gros que les autres élèves, paraissant plus vieux que son âge à cause de son visage aux traits durs, Robert Dumont souffrait d'un complexe. Il se trouvait laid. Il croyait que jamais une fille ne pourrait s'intéresser à un jeune garçon qui, déjà possédait

une figure de brute. Petit à petit, il développa une certaine agressivité.

Pour pouvoir contrer cette agressivité, il négligea ses études et s'adonna au sport d'une façon désordonnée. Hockey, base-ball, football, judo, karaté, tennis, il réussissait dans tout. Tous les jours, il se rendait au gymnase, faisait des poids et haltères et surtout de la boxe.

Il devint un dur, mais un dur sympathique. On disait de ce jeune garçon que c'était un bon diable, mais « toffe ». On lui prédisait un bel avenir dans la boxe. Il abandonna ses études assez tôt et se lança dans la boxe amateur, où il remporta une trentaine de victoires, sans subir une seule défaite. Il décida alors de devenir professionnel. Les victoires s'accumulaient ; mais, un jour, on lui ordonna tout simplement de perdre un combat.

Révolté, il refusa et gagna par knock-out. Mal lui en prit. Attaqué par un groupe de voyous, il se retrouva inconscient sur un lit d'hôpital, avec quelques fractures et, surtout, la figure marquée de cicatrices indélébiles, une au-dessus de son œil droit et l'autre à la commissure des lèvres. Ce fut d'ailleurs à l'hôpital qu'il prit la décision d'abandonner le sport professionnel, milieu qu'il trouvait pourri. Cependant, il continua de s'entraîner régulièrement.

Cet homme de 5'11', avec ses 190 livres de muscles sans une once de graisse, avait un charme particulier, et cette figure de brute sympathique plaisait beaucoup aux femmes, qui lui trouvaient une séduction particulière que lui-même ne s'expliquait pas.

Il décida de poursuivre ses études. Puis, un jour, il fut admis au sein du corps policier de la ville de Montréal. Robert Dumont ne faisait rien à moitié. C'est pourquoi il se lança à corps perdu dans la lecture, dans les études, afin de devenir le meilleur des policiers.

Et, voilà que encore une fois, comme plusieurs années auparavant, il se retrouvait, cloué sur un lit d'hôpital, obligé de prendre une décision qui devait engager le reste de son existence... et tout ça parce que lui, Robert Dumont, avait voulu se montrer dur ; parce qu'il avait refusé de se rendre à l'hôpital, et s'était soigné lui-même.

– Si seulement vous étiez venu hier soir... lui avait répété le médecin.

Lorsque la direction de la ville offrit à Dumont de lui verser une pension, il refusa.

– Je veux travailler, expliqua-t-il, je suis trop jeune pour moisir dans un fauteuil. Après tout, j'ai encore ma main droite... et puis, je porterai une prothèse. Non, je ne veux pas accepter une pension. Je veux travailler.

Les dirigeants du service de la police se réunirent. On accorda un long congé payé au détective. On lui fit fabriquer une prothèse. Dumont ne pouvait pas se servir de sa main gauche, mais son infirmité ne se voyait pratiquement pas au premier coup d'œil. Enfin, la direction prit une décision.

– Si vous voulez travailler, Dumont, vous allez réintégrer nos rangs. Vous continuerez à œuvrer dans l'escouade des homicides. Mais il ne sera plus question, pour vous, de diriger des enquêtes. Vous resterez dans le bureau. Vous vous occuperez des dossiers. L'Inspecteur Bernier vous trouvera bien du travail.

Au début, Dumont s'était occupé des archives. Toutefois, classer des dossiers constituait pour lui un travail parfaitement ennuyeux.

Bernier, enfin, l'avait compris. Aujourd'hui, Robert Dumont était devenu commis de bureau. Il se permettait d'étudier les enquêtes en cours, de donner son avis, de faire des suggestions aux enquêteurs.

Mais, ce matin-là, il paraissait soucieux, surtout depuis qu'il avait appris la nouvelle concernant le jeune Michel Beaulac.

Où est-il présentement ?

Le détective Simard leva la tête, abandonnant pour quelques secondes le rapport qu'il était en train d'examiner.

– De qui que tu parles ? demanda-t-il au Manchot.

– Le jeune Mike !

– Aux cellules.

– Ah !

– L'autre voleur affirme que c'était pas un accident, que Beaulac a tiré sans aucune raison. En attendant que l'enquête soit complétée, on l'a mis dans une cellule.

Le silence tomba entre les deux hommes. Au loin, on entendait le cliquetis d'une machine à écrire. Simard se leva lentement, se rendit au petit abreuvoir et prit un verre d'eau. Il revint vers Dumont.

– Ce jeune Beaulac, fit-il, c'est un de tes protégés, n'est-ce pas ?

Le Manchot répondit d'une voix sourde et à peine perceptible.

– J'ai bien connu son père, un type sympathique. Tu as dû le rencontrer, il a fait partie du service pendant douze ou treize ans.

– Il était dans notre escouade ?

– Non. Il est toujours demeuré simple constable. Un homme qui se contentait de peu. Il y a quelques mois, on l'obligé à prendre sa retraite.

– Pourquoi ?

– Beaulac buvait trop. Il n'accomplissait plus très bien son travail. On n'avait plus besoin de ses services. On a eu pitié de lui. Au lieu de le congédier, on a demandé au médecin de le déclarer incapable de travailler.

Dumont semblait perdu dans ses rêves. Il soupira :

– Pauvre Edmond, ça été un dur coup pour lui. Deux mois plus tard, une crise cardiaque le terrassait.

– Comme ça, le doc s'était pas trompé ; Beaulac était bien malade, fit Simard en retournant vers son bureau.

– Edmond n'était pas malade, fit sèchement le Manchot. C'est le fait de l'avoir mis à sa pension qui l'a tué. On aurait pu lui trouver un travail de simple gardien... ou quelque chose du genre. On a bien trouvé à me caser, moi, un manchot !

À nouveau, ce fut le silence. Simard s'était remis au travail. Quant à Dumont, il songeait aux Beaulac. Le film des événements passés se déroulait dans son esprit.

Quelques semaines avant d'être mis à sa retraite forcée, Edmond Beaulac avait appris la bonne nouvelle à Dumont.

– Mon fils, Michel, vous le connaissez ? Eh bien, il est accepté. J'ai toujours dit qu'il ferait un bon policier. J'ai fait agir mes influences et on l'a accepté.

Robert Dumont n'avait pu s'empêcher d'esquisser un sourire, sachant bien qu'Edmond Beaulac n'avait aucune influence dans le corps policier. Dumont l'avait connu alors qu'il s'occupait de faire stationner les voitures, sur le Champ de Mars, à deux pas du poste central de la police. Tous les deux étaient devenus des amis. Beaulac parlait souvent de son fils, son adoration.

– Michel aurait pu devenir un autre Maurice Richard... ou bien encore, un Rusty Staub. Il est bon dans tous les sports. Moi, j'ai pas voulu. Je désire qu'il devienne un policier... un bon policier, comme moi. C'est un « capable », mon garçon.

Et un jour, Dumont avait rencontré le jeune Michel. Tout de suite, Beaulac avait voulu connaître l'opinion de son ami.

– Qu'est-ce que vous en pensez, monsieur Bob ? Il fera un bon policier, n'est-ce pas ?

– Probablement. Pour le moment, il songe beaucoup à s'amuser, il pense aux filles...

– C'est de son âge, voyons, mais fiez-vous à moi. Je lui mettrai du plomb dans la tête.

Et le vieux policier avait éclaté de rire.

– Elle est bonne, hein ? Un policier... son revolver... je lui mettrai du plomb dans la tête...

Oui, Beaulac était un bonhomme sympathique, un des rares policiers qui s'étaient déplacés souvent pour rendre visite à Robert Dumont lors de son accident. Il l'avait encouragé comme pas un, après son amputation.

– On dirait que la malchance s'acharne sur les Beaulac. Pourtant, Mike est rempli de bonne volonté.

– C'est à moi que tu parles ? demanda Simard.

Sans s'en rendre compte, le Manchot avait fait sa remarque à haute voix.

– C’est ridicule de laisser Beaulac derrière les barreaux, c’est quand même pas un assassin.

Robert Dumont se leva.

– L’inspecteur a sûrement quelque chose à dire. Je vais essayer d’aider Beaulac.

– Bob, tu connais l’inspecteur Bernier. Cette affaire-là nous regarde pas. À ta place, je m’en mêlerais pas.

Mais Robert ne semblait pas entendre. Il se dirigeait lentement vers le bureau de son supérieur.

– Il faut que tu admettes qu’il y a eu mort...

– Ça peut arriver, des choses comme ça, fit Dumont sans se retourner.

Simard continua :

– Il y a eu un coup de feu... un coup de feu inutile.

Mais sans se préoccuper des remarques de son collègue, le Manchot ouvrit la porte et entra dans le bureau de l’inspecteur Bernier.

II

Le Manchot se fâche

Si on avait décerné une médaille au policier le moins diplomate, si on avait voulu récompenser l'inspecteur le moins populaire auprès de ses hommes, Bernier n'aurait eu aucune concurrence.

Ancien militaire, il aimait commander et ne voulait surtout pas qu'on discute ses ordres. Il avait toujours des remarques cinglantes qui, parfois, blessaient ses meilleurs hommes.

En entendant ouvrir la porte, l'inspecteur leva la tête, regarda par-dessus les lunettes perchées sur le bout de son nez, puis se remit au travail. Dumont s'était avancé jusqu'au bureau et il attendait. Enfin, Bernier repoussa les quelques feuilles qui se trouvaient devant lui, retira ses lunettes et se pencha en avant.

– On t'a jamais appris à frapper avant d'entrer dans un bureau, Dumont ? C'est vrai que toi, t'es excusable. On peut pas ouvrir une porte et frapper en même temps, quand on est manchot.

Le détective encaissa la remarque sans sourciller. Ce n'était pas la première fois que Bernier se permettait des allusions de ce genre.

– Alors, qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que tu veux ?

L'inspecteur aimait tutoyer ses hommes, c'était sa façon à lui de leur prouver qu'il était leur supérieur.

– J'ai appris la nouvelle au sujet de l'accident de la nuit dernière, le jeune Michel Beaulac...

– Et puis, après ?

– J'ai beaucoup d'estime pour lui. Je connais bien Michel et son père était un bon ami.

– J'ignorais que tu fréquentais les ivrognes !

Pendant près de cinq minutes, Robert Dumont plaida la cause de son ami, lui cherchant toutes les excuses imaginables, sa jeunesse, l'inexpérience, le fait que le criminel tenait un outil à la main, la nervosité, le fait de vouloir trop bien faire.

– Une chose est certaine, Michel n'a pas voulu tuer. On n'a pas à le traiter comme un vulgaire assassin.

Un silence lourd tomba entre les deux hommes puis, il y eut un craquement. Lentement, l'inspecteur Bernier repoussait sa chaise. Il se leva et s'approcha de son interlocuteur.

– Détective Dumont, est-ce que je vous ai demandé d'enquêter sur l'incident de la nuit dernière ?

– Non, inspecteur, mais...

– Parce que votre ami est policier, vous voudriez qu'il y ait deux poids, deux mesures ? Non, Dumont, non. À titre de chef de l'escouade des homicides, je fais simplement mon devoir et je recommanderai que Beaulac soit démis de ses fonctions. Il devra subir son procès, devant jury, et c'est pas moi qui interviendrai en sa faveur. J'ai toujours fait mon devoir et vous me ferez pas déroger à mes habitudes.

Dumont sentait la moutarde lui monter au nez. Bernier ne voulait jamais entendre raison.

– Votre devoir ! Faites-moi pas rire.

– Qu'est-ce que vous voulez insinuer ?

– Je me comprends.

– Dis ce que t'as derrière la tête, si t'es pas un lâche, Manchot !

Dumont, s'il ne s'était pas retenu, l'aurait frappé avec plaisir. Les deux hommes étaient face à face, comme deux tigres, prêts à passer à l'attaque.

– Lorsque je suis revenu au travail, à la suite de mon accident, vous m'avez confié du travail de classification.

– Pouvais-tu faire autre chose ?

– Non, là n'est pas la question.

Dumont parlait très lentement, comme s'il soupesait chacun de ses mots.

– Mais mon travail de classification m'a permis d'avoir du temps libre. Alors, je passais ce temps-là à consulter les dossiers... les dossiers supposément classés, terminés.

Il y eut une seconde de silence, puis le Manchot enchaîna :

– Comme par exemple, le dossier Sorino.

L'inspecteur Bernier ne broncha pas, pas immédiatement. Son regard soutint celui de Dumont durant quelques secondes puis, comme s'il abandonnait la partie, il baissa les yeux, retourna lentement à son fauteuil, en murmurant d'un ton qui se voulait indifférent.

– L'affaire Sorino ? Je me souviens plus très bien.

Il s'assit, renversa sa chaise en arrière, prit les papiers qui se trouvaient devant lui et se mit à les consulter.

– Maintenant, laisse-moi, j'ai du travail.

Mais Dumont ne bougea pas.

– Vous vous souvenez fort bien de l'affaire Sorino. Une mort étrange, une affaire qui avait eu passablement d'échos dans les journaux, j'ai lu tout le dossier. Vous vous êtes chargé personnellement de l'affaire. Vous avez rencontré Morse, le gendre de Sorino, très souvent. Puis, soudain, sans qu'il y ait eu du nouveau dans cette affaire, vous déclariez l'enquête terminée. Il n'y avait plus qu'une seule décision à prendre ; l'enquête du coroner fut expédiée rapidement et on a conclu à une mort accidentelle. Eh bien, moi, je n'y crois pas. Je me demande pour quelles raisons vous avez, classé cette affaire si rapidement.

L'inspecteur donna un coup de poing sur son bureau.

– Assez, Dumont. Je permettrai jamais qu'on mette mon intégrité en doute, jamais, tu entends ? Je n'accepterai ni blâme, ni insinuation de la part de qui que ce soit et surtout pas de la part d'un infirme.

Robert Dumont se sentit rougir jusqu'à la racine des cheveux. Il se mordit les lèvres afin de ne pas répliquer.

– Compte-toi chanceux de faire partie de mon escouade. J'ai pas l'habitude de garder à mon emploi un type qui a pas tous ses moyens, évidemment, un manchot, ça fait pitié !

Le détective Dumont ne desserra pas les dents, il dévisageait son supérieur. Enfin il murmura :

– C'est assez, Bernier !

– Allons, au travail, que j'ai dit. Si tu peux pas te servir de tes deux bras, Dumont, sers-toi au moins de ta tête.

Le détective manchot contourna le bureau ; à présent, il était tout près de la chaise de l'inspecteur.

– Je peux pas me servir de mes deux bras ! C'est ce que vous croyez hein ?

La main gauche de Dumont s'avança brusquement. Il saisit Bernier à la gorge.

– Dumont... t'es fou... laisse-moi.

Déjà, il commençait à suffoquer et à tirer la langue. Le regard fixe, les lèvres serrées, Dumont ne bronchait pas. Et cette main artificielle qui se refermait... se refermait sur le cou de l'inspecteur.

Bernier avait réussi à étendre la main et à appuyer sur un bouton. Une cloche sonnait dans le grand bureau, là où se trouvaient plusieurs autres détectives et policiers.

Comme la cloche n'arrêtait pas de sonner, la porte s'ouvrit brusquement. Un policier en uniforme et un détective, en civil, pénétrèrent dans la pièce.

– Dumont !

– Qu'est-ce que vous faites ?

– Lâchez-le !

On réussit enfin à repousser Dumont. Le détective manchot regardait fixement cette main artificielle, cette main qui avait failli tuer.

Bernier, renversé dans son fauteuil, râlait en se tenant la gorge à deux mains.

– Qu’est-ce qui vous a pris, Dumont ?

– Vous étiez en train de l’étrangler !

L’inspecteur réussit à crier, de peine et de misère.

– Faites-le sortir de mon bureau... faites-le sortir, vous entendez ?

Mais, déjà, Dumont avait franchi la porte. Il regardait toujours son membre artificiel. Juste à ce moment, le détective Simard lui demanda :

– C’est avec cette main-là que t’as failli l’étrangler ?

– Oui, murmura le Manchot.

Dumont se dirigea tout droit vers la salle de toilette des hommes. Simard le suivit. Robert Dumont laissa couler l’eau froide et s’aspergea la figure. Il reprenait son calme, petit à petit.

– Qu’est-ce qui s’est passé ?

– Bernier s’est moqué de moi, à cause de mon infirmité. J’ai voulu lui prouver que je pouvais me servir de mes deux mains.

Le détective Simard examinait de près la main artificielle de son ami.

– Mais... c’est pas le même bras... la même prothèse...

– Non. C’est à l’institut de réadaptation de Montréal qu’on m’a prêté cette main, pour que je la mette à l’essai, expliqua Dumont. C’est un nouveau membre artificiel à contrôle myo-électrique.

Simard prêtait peu d’attention aux propos de son collègue.

– C’est grave, tu sais ; tu aurais pu tuer l’inspecteur.

– Oui, cette main est puissante, très puissante ; d’une force extraordinaire. Je fais presque tout ce que je veux avec cette main.

Dumont était comme perdu dans un rêve. Simard lui parla beaucoup plus durement.

– Mais comprends donc, idiot, que t’as failli tuer un officier, ton supérieur. Tu sais ce qui va se passer maintenant ? Tu connais Bernier. Il va te faire suspendre et si jamais tu reviens dans nos rangs, il te confiera les tâches les plus ingrates et...

Dumont déclara sèchement.

– Il n’aura pas cette chance. Il ne pourra même pas me faire suspendre. Tu veux me taper une lettre à la machine à écrire ?

– Une lettre ?

– Oui. Je démissionne.

– Robert, réfléchis, tu es encore sous le coup de l’émotion. Il faut jamais prendre de décisions importantes, dans ces moments-là.

Dumont retourna lentement à son bureau.

– C’est pas une décision irréfléchie. Ça fait longtemps que j’y pense. J’ai droit à une bonne pension. Je suis encore jeune. Ici, dans le service, depuis cet accident, on me considère comme un homme fini. Je saurai bien prouver le contraire. T’inquiète pas pour moi. Alors, tu vas me l’écrire, cette lettre, oui ou non ?

– Si tu veux, mais...

– Il n’y a pas de mais, je veux qu’elle parvienne à l’état-major avant le rapport de Bernier. Il aurait trop de plaisir à me congédier.

Et pendant que le détective Simard écrivait la lettre dictée par Dumont, ce dernier examinait cette main artificielle, cette main qui lui redonnait un étrange goût de vivre. « La preuve est faite, songea-t-il ; une main comme celle-là, on va m’en fabriquer une. Je ne pourrais plus m’en passer. »

*

Robert Dumont, le détective manchot, ne retourna même pas à son bureau. Il l’avait quitté, définitivement. On était obligé de lui accorder une pension, les autorités se devaient de lui verser une indemnité hebdomadaire puisqu’il avait été blessé dans l’exercice de ses fonctions.

Dès le lendemain de son départ du service de la police, il était retourné à l’institut de réadaptation de Montréal et s’était longuement entretenu avec les spécialistes.

– Nous confectionnons ces membres artificiels tous les jours, monsieur Dumont. Cette main peut accomplir de durs travaux, mais

nous travaillons également sur d'autres mains qui seront plus délicates et qui permettront à de plus en plus de travailleurs spécialisés de continuer à exercer leur métier.

Évidemment, ces membres artificiels coûtaient une petite fortune. Mais Dumont était décidé à dépenser jusqu'à son dernier sou afin de pouvoir surmonter entièrement son handicap.

Ce jour-là, il venait à peine d'arriver chez lui qu'on sonna à la porte. Dumont décrocha le récepteur de l'intercom et demanda :

– Oui, qu'est-ce que c'est ?

– Monsieur Robert ! C'est moi, Michel...

– Michel ?

– Michel Beaulac. Je voudrais vous voir.

– Monte, Michel.

Dumont appuya sur le bouton qui permettait à son visiteur d'ouvrir la porte d'entrée de la maison de rapport. Quelques secondes plus tard, le Manchot laissait entrer son jeune ami.

– Comment ça va, Michel ?

Le jeune policier se laissa tomber dans un fauteuil et étendit ses deux longues jambes.

– Ça va mal en carabine ! Comme si j'avais pas assez de mes troubles, voilà maintenant que je suis responsable de votre congédiement de la police.

Dumont le corrigea :

– Tu n'y es pas du tout, Michel. Tu n'es responsable de rien. Tout d'abord, sache bien qu'on m'a pas remercié de mes services. J'ai décidé de prendre ma retraite, tout simplement.

Michel offrit une cigarette à Dumont qui refusa. Après s'être allumé, le jeune homme précisa :

– Je sais tout ce qui s'est passé. Vous avez voulu plaider ma cause, vous êtes allé voir l'inspecteur et c'est là que la querelle a éclaté.

– Pas exactement. Il a bien été question de toi, mais je vois bien que tu ne connais pas l'inspecteur Bernier. Il aime se moquer de ses hommes. Il aime se montrer supérieur. J'ai eu le malheur de lui parler de l'affaire Sorino. Je l'ai piqué au vif, il m'a insulté, j'ai perdu la tête et j'ai failli l'étrangler. C'est aussi simple que ça.

Michel demanda :

– C'est quoi, l'affaire Sorino ?

– Aucune importance, tu ne connais pas. Il y eu une mort suspecte et Bernier a fermé le dossier très rapidement. Je le lui ai fait remarquer et j'ai touché juste. D'après moi, mon bon ami, l'inspecteur n'a pas la conscience en paix.

Le Manchot offrit à boire à son ami ; puis, après avoir servi deux « ryes on the rock », il s'inquiéta du sort du jeune policier.

– Et toi, qu'est-ce que tu deviens ?

– J'attends. Il y en a qui disent qu'on m'accusera d'homicide involontaire. D'autres m'ont laissé entendre que Bernier voudrait que je sois accusé de meurtre. C'est ridicule, j'ai pas voulu tuer...

– Pourquoi as-tu tiré, Michel ?

Le policier vida son verre d'un trait et prit un morceau de glace qu'il s'amusa à faire rouler d'une joue à l'autre.

– J'sais pas, dit-il enfin. Ça fait au moins cent fois que je me pose cette question-là. Je l'ignore, carabine ! J'ai eu l'impression que le type avait une arme... oui, ce doit être ça... en tout cas, le coup est parti, comme malgré moi.

Un long silence s'ensuivit, pendant lequel Michel écrasa sa cigarette et en alluma aussitôt une autre. Il souffla un nuage de fumée en direction du plafond.

– Qu'est-ce qui va m'arriver ?

– Tu veux la vérité ?

– Oui.

– Tu fais mieux de te mettre tout de suite à la recherche d'un autre emploi. On conclura sans doute à un accident, mais je serais

l’homme le plus surpris du monde si tu pouvais réintégrer la force constabulaire.

– Je m’en doutais. Pourvu que je fasse pas de prison, c’est le principal. Inquiétez-vous pas pour rien. Et vous ?

Dumont se leva, se dirigea vers le buffet et prit des prospectus qui se trouvaient dessus. Il les lança à Beaulac.

– Les Antilles, la Barbade, la Jamaïque... Vous avez pas l’intention de visiter tous ces pays-là ?

– Non, mais je vais prendre trois semaines ou un mois de vacances. À mon retour, je songerai à mon avenir.

Michel regardait les dépliants. Il lança un léger sifflement.

– Dites donc, si les filles sont aussi belles qu’on le dit, vous vous ennuierez pas. Vous avez vu ça, cette jeune Noire ? J’vous jure que je lui ferais pas mal.

Soudain, le jeune policier bondit sur ses pieds, comme s’il avait été mû par un ressort.

– Carabine ! J’pourrais aller avec vous. Tous les deux ensemble, on vous en r’virerait, des parties.

– Impossible. Tu ne peux pas quitter la ville, tant que ton affaire ne sera pas terminée ; et ça peut être long, très long.

– Y a pas à dire, vous êtes encourageant en carabine !

III

Une offre d'emploi

Le teint basané par les chauds rayons du soleil du Mexique, portant un chapeau de paille et un habit tropical aux couleurs très pâles, Robert Dumont ressemblait à un de ces mystérieux personnages qui interprétaient les rôles de traître, au cinéma, dans les années 40, aux côtés d'Humphrey Bogart.

Pour ajouter à la caricature, le Manchot semblait se délecter en fumant un énorme cigare venant de La Havane.

Michel Beaulac, qui s'était rendu à Mirabel, eut de la difficulté à reconnaître son ami.

– Vous êtes chauffeur de taxi, signor ?

– No... no, me not chauffeur... Ah ! Mais, c'est vous, monsieur Robert ?

Le Manchot éclata de rire.

– Dis-moi pas que tu ne m'as pas reconnu ?

– Non, je vous ai pris pour un Espagnol. Vous êtes grillé en carabine ! Tenez, donnez-moi une de vos deux valises.

Quelques instants plus tard, les deux hommes montaient dans la voiture de Dumont.

– Pas de problèmes graves pendant mon absence ?

– Pas du tout. Mais, j'ai un aveu à vous faire. Je me suis servi de votre voiture deux ou trois fois... un « char » comme ça, ça impressionne les filles... À part ça, quand vous baissez le siège avant, c'est presque aussi grand qu'une chambre à coucher.

– Toi, je devine que...

– Non, non, monsieur Robert. Jamais j'aurais osé, carabine ! Mais si j'avais de l'argent... Je sais pas quel « feeling » ça donne, de faire

l’amour dans une décapotable !

Le Manchot mit sa voiture en marche.

– Je te dépose en route ?

– S’il vous plaît. J’ai rendez-vous avec mon avocat à cinq heures. Lui il est certain que je vais m’en tirer. Vous savez, on a porté une accusation d’homicide involontaire...

– Et tu peux être condamné à plusieurs années de prison.

– Je sais. Mais d’après mon avocat, je m’en tirerai. Cependant, il est de votre avis : pour moi, il peut plus être question de rejoindre les rangs de la police officielle... Et vous, vos vacances ?

En se dirigeant vers le centre-ville, le Manchot lui parla du Mexique et surtout, des belles Mexicaines, car il savait que c’était ce qui intéressait le plus Michel.

– Maintenant, qu’est-ce que vous comptez faire ?

– J’ai beaucoup de pain sur la planche, répondit le Manchot. Tout d’abord, il va falloir que je règle cette histoire de pension avec la ville, puis il faudra que j’aille passer quelques heures à l’institut de réadaptation.

Michel demanda, surpris :

– Pourquoi, vous êtes malade ?

– Non, mais on doit m’apprendre à faire fonctionner les deux membres artificiels que j’ai commandés.

– Hein ? Deux mains artificielles ? Carabine, ça va vous en faire quatre ?

– Trois. Ce membre-là, il ne m’appartient pas, je dois le leur remettre. J’ai la prothèse que la ville m’a procurée à la suite de mon accident. Celle-là, elle ne sert pas, c’est rien que pour l’apparence. Mais celles que j’utiliserai le plus me seront très précieuses. Enfin, je possède également un crochet...

– Comme un pirate ?

– Si tu veux !

– J’ai déjà vu un film. Le type portait un crochet comme ça. C’était un tueur. Quand il frappait, j’vous dis que le sang, ça r’volait, jusque dans les premières rangées.

Les deux hommes se mirent à rire. Quelques instants plus tard, Michel descendait de voiture, sautait dans un taxi et se dirigeait vers le bureau de son avocat, pendant que le Manchot rentrait chez lui.

Après avoir placé ses vêtements dans son placard, Dumont jeta un coup d’œil sur le courrier accumulé. « Évidemment, presque tous des comptes... ou des feuillets publicitaires... »

Il avait mis trois lettres de côté. Il ouvrit la première. Elle lui venait d’un ami qu’il n’avait pas vu depuis quelques années et qui avait appris la nouvelle de son départ des forces policières. Machinalement, le Manchot ouvrit la seconde enveloppe.

Soudain, il fronça les sourcils en apercevant l’en-tête de lettre.

Sorino Limitée, bijouterie en gros

Sorino : ce nom ne pouvait que lui rappeler des souvenirs encore frais. C’est ce nom qui avait fait éclater la querelle entre lui et l’inspecteur Bernier.

Il lut rapidement : « Cher monsieur Dumont. J’ai cherché à vous rejoindre au téléphone, à quelques reprises. J’aimerais vous rencontrer le plus tôt possible. C’est important. Prenez rendez-vous. J’attends votre visite. »

La lettre était signée par Patrick Morse, nouveau grand patron de la maison Sorino.

Le Manchot ne voyait pas très bien ce que pouvait lui vouloir cet homme qu’il n’avait jamais rencontré. Il n’avait entendu parler de Morse et de Sorino que par la voie des journaux ou en consultant le volumineux dossier qui était consacré à l’affaire.

Dumont alla prendre place dans son fauteuil « lazy-boy », ferma les yeux et chercha à se rappeler les faits concernant cette ténébreuse affaire.

Luigi Sorino était bijoutier. Il avait réussi et son entreprise était devenue très importante. Maintenant, ses employés fabriquaient des

bijoux sur commande. Sorino faisait l'importation de pierres précieuses ; il achetait souvent des bijoux anciens, c'était un collectionneur. La plupart des bijoutiers avaient recours aux services de sa maison.

Un jour, on annonça la disparition de Sorino. Ce fait fut d'autant plus remarqué que son épouse, Marguerite, atteinte de cancer, venait de rendre l'âme.

Ce fut un domestique qui trouva le corps de son maître. Sorino habitait un vaste domaine près de Mascouche, dans la banlieue nord de Montréal.

C'est dans une petite maison, une sorte de pavillon de chasse faisant partie du domaine, que Sorino fut découvert. Près de lui, on trouva une puissante carabine de chasse de calibre .3006 et, sur un établi, tout ce qui servait pour faire le nettoyage des armes à feu. La balle lui avait fait sauter la moitié du visage.

Tout de suite, on tira la conclusion première, celle qui sautait aux yeux. Sorino avait voulu nettoyer ses carabines de chasse et il y avait eu un accident. Il s'était tué. Comme le pavillon était assez éloigné de la demeure principale, le coup de feu n'avait pas attiré l'attention.

L'inspecteur Bernier fut chargé de l'enquête. Les premiers rapports qu'avait lus Dumont étaient fort intéressants. Sorino allait parfois à la chasse, mais cela ne l'intéressait pas particulièrement. Il s'y rendait, surtout, avec des clients éventuels.

Bernier avait trouvé curieux qu'un homme qui n'aimait pas tellement la chasse, qui avait peu de loisirs, prenne le temps de nettoyer une carabine alors qu'on n'était pas du tout en saison de chasse.

L'inspecteur avait donc décidé de poursuivre son enquête. Sorino n'avait qu'une fille, Lynda. Cette dernière était amoureuse de Patrick Morse et ils parlaient de s'épouser.

Cependant, Sorino ne voulait pas entendre parler de Morse. Pour une raison ou pour une autre, une antipathie certaine existait entre les deux hommes et le bijoutier avait prévenu sa fille que, si elle épousait Morse, il la déshériterait complètement.

Bernier avait également découvert que Sorino avait quelques ennemis, mais on n'en disait pas plus long dans le dossier. Cependant, au début de son enquête, l'inspecteur était loin de croire qu'il s'agissait d'un accident.

Il avait vérifié les alibis de Lynda et de Morse : aucun des deux ne pouvait avoir provoqué l'accident qui avait tué Sorino. L'enquête du coroner avait été ajournée, à la demande même de Bernier.

Le Manchot se souvenait que, dans le dossier de la police, se trouvait la transcription de nombreux interrogatoires. Dumont les avait lus rapidement, en diagonale.

Il se souvenait que Sorino avait une maîtresse, une fille qu'il parlait d'épouser sitôt sa femme décédée. Mais voilà, il était mort presque en même temps que son épouse.

Les Sorino avaient un testament conjoint. Le dernier vivant recevait la moitié de la fortune. Madame Sorino, tout comme son mari, avait un testament personnel et tous les deux laissaient leur fortune à Lynda.

Bernier avait questionné le notaire de Sorino : ce dernier lui avait dit qu'il changerait son testament sitôt après le décès de sa femme.

Un domestique, à l'emploi des Sorino depuis plusieurs années, avait déclaré à l'inspecteur qu'il n'avait jamais vu le bijoutier nettoyer ses armes.

– C'est à moi qu'il confiait cette tâche. Je me demande bien pour quelle raison il a décidé de faire ce travail lui-même. Il n'y était pas habitué. Aussi, l'accident ne m'a pas surpris.

Un autre fait avait retenu l'attention de Bernier. C'était le peu de sang qui s'était écoulé de la blessure de Sorino. L'enquête de l'inspecteur avait duré près de deux semaines puis, à la réouverture de l'enquête du coroner, Bernier avait témoigné.

Il avait avoué que cette mort lui avait paru mystérieuse ; mais, après de longues recherches, il en était venu à la conclusion que la mort était accidentelle, que personne n'y avait aucune responsabilité.

– Il se peut que Sorino se soit suicidé en apprenant le décès de sa femme. Mais on ne peut rien prouver. D'après les examens du médecin légiste, il semble que les deux soient morts à la même heure, ou presque.

Bernier n'avait pas demandé l'autopsie du corps de madame Sorino. Il avait jugé que c'était inutile. Ça ne changeait absolument rien à l'affaire : de toute façon, la jolie Lynda héritait de toute la fortune.

Et malgré l'accumulation de détails mystérieux, le coroner avait conclu à une mort accidentelle. L'affaire avait été classée.

Dumont avait appris, par la suite, que Bernier avait assisté au mariage de Lynda avec Patrick Morse. Ce dernier était devenu le grand patron de la maison Sorino.

« Non, je n'ai pas du tout aimé les conclusions de cette affaire », songea le Manchot. Pourtant, au fond de lui-même, Robert Dumont devait admettre que Bernier était un policier consciencieux. Pour quel motif avait-il arrêté brusquement son enquête ? Se pouvait-il que Morse l'ait acheté ?

« Non, pas Bernier. C'est le dernier homme qu'on pourrait acheter dans la police. Il a bien des défauts, il est exécrable, mais il est trop à cheval sur les principes pour se laisser corrompre. »

Alors, pourquoi Bernier avait-il si mal accueilli les remarques de Dumont lorsque ce dernier lui avait parlé de l'affaire Sorino ?

« Il s'agit peut-être d'un accident. Mais certains faits n'ont pas été éclaircis dans cette affaire, j'en suis certain. »

Et voilà que Morse voulait absolument voir Robert Dumont.

« Je me demande ce qu'il peut me vouloir. Après tout, nous ne nous sommes jamais rencontrés. »

Sa décision était prise, il irait voir le riche propriétaire de la maison Sorino.

*

– Vous pouvez entrer, fit la secrétaire, monsieur Morse vous attend.

Le Manchot passa dans le bureau du directeur. Morse se leva pour lui serrer la main.

– Je suis bien content de vous rencontrer, monsieur Dumont.

Le détective examina son interlocuteur. De taille moyenne, Patrick Morse pouvait avoir trente-cinq ans. C'était un beau garçon, le genre d'homme qui plaît aux femmes. Fort élégant, il avait toujours le sourire aux lèvres et c'était un fin causeur.

– Vous êtes un homme difficile à rejoindre, Dumont. Ma secrétaire a cherché à vous téléphoner cinq ou six fois.

– J'étais en vacances à l'extérieur du pays, fit le Manchot en s'asseyant dans le fauteuil que lui désignait Morse.

L'homme d'affaires lui servit à boire et retourna derrière son bureau ; puis, après s'être assis confortablement, il entra dans le vif du sujet.

– Je suis un homme très occupé et je suis persuadé que vous ne devez pas avoir de temps à perdre.

– Juste.

– Dumont, j'ai besoin d'un homme comme vous. Vous savez que je suis à la tête d'une importante maison. Je ne sais pas comment cela se passait du temps de mon beau-père, mais une rapide enquête m'a permis de constater que je me faisais voler.

– Comment ça ?

– J'ai exercé un contrôle plus sévère sur les bijoux anciens que nous remontons, sur les pierres précieuses que nous recevons de l'étranger, sur celles que nous achetons, que nous échangeons et je suis persuadé qu'un ou des employés volent régulièrement des pierres ou des bijoux d'une belle valeur. Et, selon moi, ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on commet ces vols.

– Comment ça ?

– J'ai interrogé quelques vieux employés. L'un d'eux avait causé de l'affaire avec monsieur Sorino. Mais ce dernier lui a déclaré,

après avoir fait une supposée enquête, qu'il se trompait. Mais moi, j'ai décidé de vous engager.

Aussitôt, le Manchot demanda :

– Vous êtes assuré contre le vol ?

– Oui.

– Vous n'avez qu'à demander l'aide de votre compagnie. Ils ont des enquêteurs spéciaux pour ce genre de travail.

– Je sais, je sais, mais rapporter ces vols à la compagnie ou à la police, ça causerait de la mauvaise publicité. Ça nuit beaucoup, vous savez, monsieur Dumont. À la suite de la mort de monsieur Sorino, il a fallu redoubler d'ardeur pour remonter la pente. L'enquête sur cette mort n'en finissait plus, on jetait des doutes dans la tête du public, nos clients ; et pourtant, c'était un simple accident. Je ne veux donc pas de publicité.

Sa décision semblait bien arrêtée.

– Un surveillant, un employé qui verra à ce que tout fonctionne bien dans la maison, un détective qui répondra de l'intégrité de mes employés, qui pourra me donner des conseils quant à notre système de protection contre les voleurs... Enfin, un homme expérimenté comme vous, voilà ce que ça me prend. Vous aurez la charge de toute la sécurité de la maison Sorino... si, évidemment, vous acceptez.

Dumont réfléchit quelques instants, puis demanda tout à coup :

– Comment avez-vous appris que j'étais sans travail ?

– Les journaux ont annoncé votre retraite.

Le Manchot se leva.

– Monsieur Morse, je déteste les menteurs. Je n'ai même pas encore annoncé ma retraite définitive. J'ai envoyé ma lettre de démission, c'est vrai. On m'a demandé de réfléchir et j'ai décidé de prendre des vacances. Voilà la vérité. Ma décision est prise, mais je n'ai encore mis personne au courant.

Morse garda son calme. Il se mit même à rire, mais d'un rire légèrement forcé.

– Vous me plaisez, Dumont. Vous êtes l'homme qu'il me faut. Je vais vous dire toute la vérité.

– Je vous écoute.

Mais il ne donna pas la chance à Morse de parler et continua presque aussitôt :

– Ou plutôt non, c'est moi qui vais vous dire ce qui s'est passé. Vous êtes demeuré en contact avec l'inspecteur Bernier. Vous savez que lui et moi, on s'est querellés. J'ai reproché à Bernier d'avoir bâclé l'affaire Sorino trop rapidement. J'ai même ajouté qu'un jour ou l'autre, je rouvrirais l'enquête.

Morse, nerveusement, se leva. Il prit le verre qui se trouvait devant le Manchot.

– Allons, allons, vous voyez très mal les choses. Un autre verre ?

– Non, merci.

Et le Manchot poursuivit son idée :

– Bernier vous a prévenu et, tous les deux, vous avez échafaudé un plan pour me forcer à garder le silence, pour que je laisse cette affaire Sorino tranquille. Je suis sans travail ; alors pourquoi ne pas m'offrir un emploi, un bon salaire, pour le reste de mes jours ? Un travail pas trop fatigant pour un infirme, a dû vous dire Bernier. En un mot, vous achetez mon silence.

Dumont se dirigea vers la porte.

– Je regrette, je ne mange pas de ce pain-là, Morse.

– Attendez, ne partez pas.

Morse le retenait par le bras.

– Il y a du vrai et du faux dans ce que vous avez dit. J'ai causé de ces vols avec Bernier. Je lui ai dit que je voulais engager quelqu'un de fiable. C'est alors qu'il m'a parlé de vous. Vous connaissez mal l'inspecteur. Il regrette ce qui s'est passé entre vous deux, mais il est beaucoup trop orgueilleux pour vous le dire. C'est lui qui m'a suggéré de vous engager, disant que jamais je ne pourrais trouver de meilleur homme. Quant à votre infirmité, il n'en a pas été

question. Même si vous ne pouvez vous servir que d'une main, ce n'est pas ce qui importe.

Dumont se retourna.

– Bernier aurait dû vous dire que je peux employer ma main gauche aussi bien que ma main droite... et peut-être mieux.

Le détective regarda autour de lui. Dans le fond de la pièce se trouvait une cheminée en pierres des champs et, accrochés au mur, les divers articles servant à attiser le feu.

Dumont se dirigea vers le foyer et décrocha un tisonnier de fer.

– Regardez.

Il prit le tisonnier dans sa main gauche et, ne se servant que de ses doigts, il appliqua une pression telle que la tige de métal se mit à plier.

– Incroyable !

– Cette main a failli mettre fin aux jours de Bernier. Alors, tenez-vous-le pour dit.

Mais tout en accomplissant ce tour de force, Dumont réfléchissait rapidement. Pour une raison ou pour une autre, Bernier avait voulu le placer dans une situation telle qu'il n'oserait pas rouvrir l'enquête sur la mort de Sorino. Le détective en était persuadé. « Bernier n'a pas l'âme assez grande pour me procurer un emploi. Il ne regrette jamais ce qu'il a fait, il ne veut jamais admettre ses erreurs. »

Et Dumont songeait que, s'il voulait aller au fond de cette affaire Sorino, il ne pouvait être mieux placé que chez le bijoutier. « Ça me permettra de poser des questions, de fouiller dans les livres, de rencontrer les témoins... »

Il décida de jouer la comédie.

– Je veux bien croire ce que vous dites, Morse.

– Je suis prêt à vous signer un contrat pour plusieurs années. Un bon détective, ça mérite un bon salaire. J'ai pensé à $25 000 par année. Je suis prêt à vous signer un contrat de cinq ans et même plus.

Le Manchot fit un signe de la main.

– Tut, tut, pas trop vite, Morse. Si j'accepte, j'imposerai mes conditions.

– Je vous écoute.

Morse retourna s'asseoir à son bureau.

– Je ne veux pas me lier pour des années. Si j'accepte, vous me paierez à la semaine. Disons $400.00 par semaine plus une allocation hebdomadaire de $100.00 pour mes dépenses.

– J'accepte.

– Maintenant, s'il y a eu vol dans votre maison, il faudra peut-être enquêter sur les activités de plusieurs de vos employés, et une telle enquête demandera un temps indéfini. Elle ne se terminera jamais.

– Bernier est prêt à apporter son aide.

Dumont le coupa brusquement.

– Je ne veux pas entendre parler de lui. D'ailleurs, Bernier ne s'occupe pas de vols ; il est attaché à l'escouade des homicides. Je suis prêt à accepter l'emploi, mais il me faut un collaborateur, un homme qui pourra enquêter à l'extérieur sur les activités de vos employés.

Le directeur demanda :

– Vous avez quelqu'un en vue ?

– Oui, je songe à un jeune policier qui est présentement en liberté sous caution. Il a tué, accidentellement, un criminel. La justice doit suivre son cours. En attendant, ce jeune homme est sans emploi et il peut m'être d'une grande utilité.

– Son nom ?

– Michel Beaulac.

– Mais si ce jeune homme retourne dans la force constabulaire, vous perdrez votre collaborateur.

– Avant que sa cause s'instruise, j'ai bien le temps d'y penser. Inquiétez-vous pas pour moi. Quant au salaire de Beaulac, vous n'aurez qu'à lui verser celui qu'il recevait dans la police. Il sera satisfait. Je me charge de le lui faire accepter.

Morse se leva :

– Bon, c'est entendu, Dumont. Je vous fais préparer une entente par ma secrétaire et vous deviendrez mon employé.

– Je vous fais confiance. Rien ne presse, monsieur Morse. Je demanderai également à Beaulac de venir vous voir.

– C'est entendu.

Le détective tendit la main à son nouveau patron. Ce dernier la lui serra, puis la retint quelques secondes.

– Une petite chose, Dumont, une chose que je voudrais bien claire entre nous. Vous êtes engagé pour découvrir s'il y a des voleurs dans mon établissement et non pour tenter d'éclaircir la mort de monsieur Sorino. Cette affaire est classée, le verdict a été rendu. Il s'agissait d'un accident et vous seriez le premier à regretter d'avoir réveillé les morts.

Dumont regarda son patron dans les yeux.

– Monsieur Morse, je mènerai mes enquêtes comme je le voudrai. Qui vous dit qu'il n'existe pas un réseau de voleurs qui date de plusieurs années ? Si je dois enquêter sur Sorino, je le ferai. Je connais mon travail. Si ça ne fait pas votre affaire, vous n'avez qu'à engager quelqu'un d'autre.

Morse se mit à rire et lui donna une tape amicale sur l'épaule.

– Ne vous fâchez pas. Je vous ai dit ça tout simplement pour vous empêcher de perdre votre temps. Rappelez-vous qu'ici, vous aurez un emploi sûr, un emploi que vous garderez le temps que vous voudrez. Vos vieux jours sont assurés. Je vous attends lundi matin, monsieur Dumont.

Le détective sortit en songeant aux derniers mots de Morse... « Un emploi que vous garderez le temps que vous voudrez. Vos vieux jours sont assurés... » Si on avait voulu acheter le silence de quelqu'un, on n'aurait pas agi autrement.

IV

Lynda, l'héritière

Robert Dumont fut un homme très occupé durant le reste de la semaine. Tout d'abord, il rencontra le comité directeur de la police de Montréal. On était prêt à lui rendre son emploi et à oublier toute l'affaire.

– Non, ma décision est prise. Inutile d'insister, messieurs.

On savait qu'il s'entendait mal avec Bernier. On lui offrit un poste plus élevé, dans une autre escouade. Le Manchot ne se laissa pas fléchir. Il signa les derniers papiers importants, puis alla rendre visite à ses collègues.

– T'es chanceux, lui dit Simard. Moi, j'aimerais bien être à ma retraite. Tu vas peut-être songer à te marier, maintenant ?

Un autre détective s'écria :

– Souhaite-lui pas de malheur, veux-tu ?

– J'aime trop les femmes pour en aimer rien qu'une, déclara Robert.

Mais ce n'était pas la vérité. À cause de son infirmité, il avait un complexe. Il ne pouvait s'imaginer dans un lit, avec une femme... il ne s'acceptait pas encore avec un seul bras.

Quand l'accident était arrivé, Robert Dumont était en amour, il parlait même de mariage. Mais il avait rompu brusquement toute relation, refusant même de voir celle qu'il aimait, une fois qu'on lui eut amputé le bras.

– Je vais aller jeter un coup d'œil aux archives, fit-il. J'y ai passé tellement d'heures.

Mais le Manchot avait une idée derrière la tête. Quand il fut seul avec le commis qui s'occupait de la classification des dossiers, il demanda :

– Vous n'iriez pas me chercher un café ? J'aime jeter un coup d'œil sur ces dossiers, ça me rappelle d'excellents souvenirs.

– Tout de suite, monsieur Dumont.

Une fois le policier parti, le Manchot se dirigea rapidement vers la section où l'on gardait les causes classées. On les conservait durant cinq ans, puis tout était envoyé à un autre département et on microfilmait les dossiers les plus importants.

Il ouvrit un tiroir d'un des classeurs.

– S... Savard... Sicotte... Sirois... Sodème... Sorannes... Sormier... Ah çà !

Il repassa encore les dossiers, puis il dut se rendre à l'évidence : le dossier Sorino n'était plus à sa place. Il était disparu.

– Vous cherchez quelque chose ? demanda l'employé qui revenait avec le café.

– Oui, on m'a offert un emploi à la maison Sorino et je me suis souvenu qu'il y avait un dossier à ce nom.

– L'affaire est peut-être pas encore classée ?

– Oui, elle l'était.

L'employé s'approcha du tiroir. Mais Dumont l'arrêta :

– Non, c'est inutile. J'ai l'impression que quelqu'un a eu intérêt à faire disparaître ce dossier.

– Qui donc ?

– Aucune importance.

– Si je savais le nom du détective qui a enquêté sur cette affaire, je pourrais peut-être trouver une copie des rapports. Vous savez que plusieurs détectives conservent une copie des dossiers, même quand les affaires sont terminées.

– Cassez-vous pas la tête pour rien.

Et Dumont était revenu bredouille de sa visite à l'escouade des homicides.

Le Manchot avait également communiqué avec l'institut de réadaptation de Montréal, où l'on était en train de lui fabriquer deux

prothèses.

– Dès que ce sera prêt, monsieur Dumont, nous vous préviendrons. Vous aimerez vos nouvelles prothèses. Elles sont encore plus perfectionnées que celle qu'on vous a prêtée à l'essai.

Enfin, il avait rencontré Michel Beaulac et ce dernier avait consenti à travailler sous les ordres du Manchot.

– Carabine ! Moi, je demande pas mieux. À nous deux, on va former une paire d'enquêteurs imbattables.

– Pas trop vite, jeune homme. Il faudra que tu te calmes, que tu sois moins impulsif et moins nerveux, également. Je ne veux pas que tu prennes trop d'initiatives.

– Craignez rien, monsieur Robert, je ferai seulement ce que vous m'ordonnerez.

– En attendant, lundi matin, tu iras voir monsieur Patrick Morse. C'est lui qui t'engage. Pour l'instant, je voudrais que tu te procures des walkie-talkies. Ça nous permettra de communiquer ensemble.

Et le détective expliqua :

– Aujourd'hui, on fabrique de ces appareils, puissants mais miniaturisés. Arrive-moi pas avec un appareil qu'il faut transporter comme une valise.

– Comptez sur moi.

Michel était enthousiaste.

– Carabine que j'ai hâte ! Les criminels ont rien qu'à bien se tenir ; on va tomber sur eux, à bras raccourcis.

Dumont, instinctivement, jeta un coup d'œil à sa main gauche.

– Si c'est une farce, Michel, je ne la trouve pas drôle. Tu peux te passer de ce genre de plaisanteries.

Le jeune policier laissa échapper un juron.

– Que je suis bête ! Excusez-moi, monsieur Robert, je voulais pas me moquer de vous.

Le lundi matin, Robert Dumont débutait officiellement comme employé de la maison Sorino.

– J’ai ici toute la liste des employés, Michel. Tu vas mener une enquête rapide sur chacun d’eux.

– Qu’est-ce que vous voulez savoir ?

– Surtout la façon dont ils vivent, s’ils ont une voiture, s’ils dépensent beaucoup.

– Autrement dit, vous pensez que l’un d’eux peut vivre au-dessus de ses moyens.

– Possible. Note tous les renseignements que tu obtiendras. Quant à moi, je vais causer avec Edmond Fauteux.

– Qui c’est, ce gars-là ?

– Un artisan, il fabrique des bijoux. C’est Morse lui-même qui l’a engagé il y a quelques mois. C’est ce Fauteux qui a constaté la disparition, assez régulière, de certaines pierres.

Une question venait à l’esprit de Dumont.

– Comment se fait-il que c’est seulement depuis la mort de Sorino qu’on a constaté certains vols, ici ?

Lorsque Dumont entra dans la petite pièce où Fauteux travaillait, l’homme causait avec une femme, jeune, élégamment vêtue. Lorsqu’elle se retourna, le Manchot constata qu’elle devait avoir environ trente ans. Ses cheveux étaient d’un blond roux. Non seulement elle était jolie, mais son corps bien tourné pouvait faire perdre la tête à bien des hommes. La jeune femme portait un décolleté qui laissait voir la naissance de seins parfaitement formés, une poitrine qui n’avait pas besoin d’un échafaudage pour demeurer en place.

– Tout sera fait comme vous le désirez, madame Lynda.

Fauteux venait d’ouvrir la porte de son atelier. La femme sortit. Dumont s’avança aussitôt.

– Vous êtes madame Morse ?

– Oui, monsieur.

– J’ignore si votre mari vous a parlé de moi. Je suis Robert Dumont.

Instinctivement, elle jeta un coup d'œil à la main gauche du policier.

– Ah, c'est vous que mon mari a engagé pour découvrir si, réellement, il y a des voleurs dans notre maison ?

– C'est bien ça.

Et Dumont demanda aussitôt :

– Vous avez quelques minutes à m'accorder, madame Morse ?

– Mais pourquoi ?

– Je veux vous parler de votre père.

Tout de suite, elle prit un air sévère.

– Je ne vois pas ce que papa vient faire dans cette histoire. Excusez-moi, mais j'ai rendez-vous avec une amie, je dois dîner avec elle.

Dumont jeta un coup d'œil sur sa montre.

– Il est un peu tôt pour dîner, madame, et si vous me le permettez, je pourrai vous conduire au restaurant. J'ai ma voiture.

– Et moi, je n'ai qu'à demander à mon mari et il met un chauffeur à ma disposition.

Le Manchot s'inclina :

– Alors, disons que je suis ce chauffeur, madame. Il est important que je vous parle. Morse ne travaillait pas ici lorsque votre père était vivant ?

– Non.

– Et il n'y avait pas de vols, à ce moment-là...

Elle faillit se fâcher.

– Laissez-vous entendre que mon mari se volerait lui-même afin de retirer l'argent des compagnies d'assurances ?

– Pas du tout. C'était simplement pour vous prouver qu'il était important que je vous parle.

Enfin, elle se rendit à la demande du détective. Quelques instants plus tard, elle prenait place dans l'automobile du Manchot.

– Vous avez raison, il est trop tôt pour aller à mon rendez-vous.

– Je vous conduis au restaurant et nous prendrons un verre en attendant l'arrivée de votre compagne.

Elle accepta. Au début, Dumont posa des questions fort banales, puis il laissa tomber, comme s'il s'agissait d'une simple remarque :

– Ça n'a pas dû être gai pour vous de perdre vos parents, presque en même temps. C'est vous qui avez découvert le cadavre de votre père ?

– Non, c'est Germain, notre domestique. Papa était porté disparu depuis déjà quelques heures et maman venait de succomber à sa maladie.

Robert soupira :

– Le cancer ! Quelle maladie épouvantable. On voit des êtres chers s'éteindre lentement, un peu plus chaque jour...

– Pour maman, murmura-t-elle, ç'a été une véritable délivrance. Les dernières années de sa vie n'ont guère été heureuses, vous savez. Je ne veux juger personne, je comprends papa. Toujours vivre auprès d'une malade, ce n'est pas drôle, surtout quand vous avez la chance de rencontrer des femmes jeunes, jolies, des femmes qui s'intéressent à votre fortune beaucoup plus qu'à vous. Mais ça, papa refusait de le comprendre.

Lynda en était rendue à son troisième verre. Au début de l'entretien, elle hésitait, refusait de parler de ses parents mais maintenant, elle sentait le besoin de se confier.

– Votre mari vous a dit que je faisais partie de la police officielle, au moment du décès de vos parents ? J'ai même eu à enquêter sur l'affaire. Je me suis toujours demandé pour quelle raison on n'a pas fait immédiatement une autopsie sur le corps de votre mère...

Elle sursauta :

– Une autopsie ? Mais pourquoi ? Je ne vois pas ce que ça aurait donné de plus.

– Nous aurions su, exactement, qui était mort le premier, votre mère ou votre père.

Elle haussa les épaules :

– Ça n'aurait rien changé. De toute façon, c'est moi qui ai hérité de la fortune. Et puis, nous sommes presque persuadés que maman est morte la première. J'ai passé l'après-midi auprès d'elle. Elle était très faible.

– Elle était au lit ?

– Évidemment. Elle n'en sortait plus depuis plusieurs semaines. Lorsque Germain m'a dit que papa devait venir, je suis partie pour aller rejoindre Patrick. C'est quand nous sommes revenus à la maison, Patrick et moi, que Germain nous a appris la mauvaise nouvelle. Maman était morte.

– Et votre père ?

– Disparu. On avait beau le chercher, il n'était nulle part. Ce n'est que plus tard que Germain l'a trouvé dans le petit pavillon et...

Elle s'arrêta brusquement :

– Mais pourquoi toutes ces questions ? La mort de mes parents n'a rien à voir avec les vols qui ont lieu à la bijouterie.

– Vous avez raison. Revenons à nos moutons. Que faisait votre mari avant votre mariage ?

– Il était courtier et poursuivait ses études en administration.

– Et votre père refusait de l'employer ?

– Papa aurait voulu que j'épouse Tonio.

C'était la première fois que le Manchot entendait prononcer ce nom.

– Qui est ce Tonio ?

– Antonio Manucci. Papa disait que c'était son gérant. Il avait énormément confiance en lui. Mais moi, je n'aimais pas Tonio.

L'alcool faisait son effet. La jolie Lynda avait un peu plus de difficulté à parler, mais elle avait quand même toute sa tête.

– Tonio ne m'a jamais aimée... non, il ne m'aimait pas. C'est l'argent de papa qui l'intéressait... c'est l'héritière de la fortune qu'il fréquentait. Pas Lynda Sorino !

– Je comprends que monsieur Morse n'ait pas gardé ce Tonio à l'emploi de la bijouterie.

Lynda n'avait jamais dit ça, mais le Manchot avait tiré ses propres conclusions.

– Deux semaines après le décès de papa, j'épousais Patrick et, tout de suite, je le nommais directeur de la bijouterie. Mais lui et Tonio, c'était le feu et l'eau ; alors, il ne pouvait évidemment pas le garder à son emploi.

– Aucun ennui, depuis, avec ce Tonio ? Il n'a pas cherché à vous revoir ?

– Une fois seulement, mais je lui ai fait comprendre que c'était inutile, qu'il perdait son temps. Patrick m'a dit qu'il avait vu Tonio une ou deux fois à la bijouterie. Pourtant, il lui avait formellement défendu de s'y présenter. Mais que voulez-vous : Tonio a conservé des amis parmi les employés.

Lynda jeta un coup d'œil sur sa montre.

– Mon amie ne devrait pas tarder.

– Je vous laisse, madame. Ça m'a fait extrêmement plaisir de vous connaître.

Il lui tendit la main.

– J'espère que nous aurons l'occasion de nous revoir.

– Et moi, j'espère que vous pourrez démasquer les voleurs de la bijouterie. Ça ennuie beaucoup mon mari. Edmond est certain que plusieurs pierres précieuses ont disparu.

Le Manchot allait s'éloigner lorsqu'il se retourna.

– Au fait, comment avez-vous dit qu'elle s'appelait ?

– Qui ?

– L'amie... la maîtresse de votre père ? Celle qu'il voyait le plus souvent avant l'accident ?

– Muriel ?

C'était la première fois que Dumont entendait ce nom, mais il joua la comédie.

– Je sais, je sais, je parle de son nom de famille.

– Gaudrin, Muriel Gaudrin.

– Vous savez où elle demeure ?

– Elle habitait un appartement sur la rue Crescent, au Golden Boy, mais j'ignore si elle habite toujours au même endroit.

– Merci encore.

Robert Dumont sortit du restaurant et monta dans sa voiture. Avant de la mettre en marche, il décrocha le récepteur de son appareil téléphonique et demanda à son service de secrétaire :

– Est-ce que j'ai des messages ?

– Vous avez un message. Nous avons tenté de vous rejoindre à plusieurs reprises. Michel Beaulac a été transporté à l'hôpital Saint-Luc, victime d'une agression. Nous n'en savons pas plus.

Le Manchot se fit répéter le message, puis démarra en vitesse. Que s'était-il donc passé ?

V

L'étrange Tonio

Comme d'habitude, il y avait foule à l'urgence de l'hôpital Saint-Luc. Robert Dumont aborda une infirmière qui passait.

– Pardon, garde, pourriez-vous me dire...

– Adressez-vous au bureau des renseignements, fit-elle sans se donner la peine de se retourner.

Mais, au comptoir des renseignements, il y avait une longue file de personnes. Dumont se dirigea donc vers un jeune policier en uniforme, qui semblait attendre quelqu'un.

– Excusez-moi, pourriez-vous me dire où l'on transporte les blessés, victimes d'un attentat ?

Le policier dévisagea Dumont, puis répondit grossièrement :

– T'es aveugle, quoi ? J'suis pas un employé de l'hôpital. J'suis pas ici pour donner des renseignements.

– Et moi, je suis Robert Dumont et j'ai travaillé près de vingt ans dans votre service, jeune homme. J'ai toujours appris que la politesse devait être une des qualités prédominantes des policiers.

Le jeune homme regardait le bras de Dumont.

– C'est vous... le Manchot !

Il montra deux portes vitrées.

– Ordinairement, quand on arrive avec un blessé grave, il est conduit dans une de ces salles.

Sans hésiter, Dumont ouvrit une des deux portes. Il y avait deux lits, des médecins et des infirmières s'affairaient auprès des blessés. Mais il n'aperçut pas Michel.

– Vous désirez ? demanda une infirmière en levant la tête.

– Excusez, je me suis trompé.

Il referma la porte et, ouvrant la seconde, il aperçut Michel, assis sur un des lits. Il ne paraissait pas blessé sérieusement.

– On vous a fait le message ? Carabine, j'aurais pu être tué.

Une infirmière achevait de lui faire un pansement à la tête.

– Rien de grave, dit-elle. Vous exagérez, on vous a à peine touché. Les hommes sont tous des pleurnichards.

– Pour que vous nous trouviez malade, il faudrait arriver ici tout en sang, à moitié mort.

– J'ai fini, fit l'infirmière. N'oubliez pas de passer au bureau. On va fixer votre rendez-vous à la clinique externe.

Ils sortirent de l'hôpital et, un moment, ils restèrent sur le perron de ciment, éblouis par le soleil qui tapait fort.

– Hé, boss, si on allait prendre un verre quelque part, j'ai l'impression que ça me ferait du bien.

– Je déteste que tu m'appelles boss, Michel.

– Excusez-moi, mais je suis votre employé, vous êtes mon boss ; donc, il est normal que je vous appelle boss, carabine !

Quelques instants plus tard, ils entraient dans un petit bar de la rue Saint-Denis. Après qu'on les eut servis, Michel déclara :

– J'ai rien dit aux policiers qui m'ont conduit à l'hôpital. Ou plutôt, je leur ai dit qu'il s'agissait d'une simple bagarre, que je voulais pas porter plainte. Je vous dis qu'ils en posaient, des questions.

Le Manchot soupira. Il sentait son jeune ami nerveux, mais il avait hâte de savoir ce qui était arrivé.

– En tout cas, je m'attendais jamais à subir un tel sort, dès le premier jour de mon travail à votre service.

– Michel, écoute-moi bien. Ce que je désire savoir, c'est ce qui s'est passé exactement. T'es-tu battu ? A-t-on voulu te tuer ? Où te trouvais-tu ? Sur qui enquêtais-tu ?

Le grand Michel leva les deux mains ;

– Oh, oh, pas si vite, carabine. Oubliez pas que j'ai mal à la tête, moi. J'peux pas répondre à dix questions à la fois. Je vais tout vous

conter, mais dans l'ordre, tranquillement.

Il avait déjà terminé son verre. Il sembla en inspecter le fond ; puis, levant les yeux :

– On en prend un autre ? Cette fois, c'est moi qui paie.

– Non, Michel ; un, c'est suffisant, surtout dans ton état... Faudrait pas que tu prennes l'habitude de boire continuellement, ajouta le Manchot qui ne pouvait s'empêcher de faire un rapprochement entre Michel et son père, alcoolique.

– On vous a engagé pour enquêter sur des vols commis à la maison Sorino. Moi, vous m'avez demandé d'obtenir des renseignements personnels sur les employés. Il y a une chose qui a attiré mon attention. Monsieur Sorino est mort. Il était propriétaire d'une importante maison. Alors on a parlé de meurtre, de suicide et enfin, on en est venu à la conclusion qu'il s'agissait d'une mort accidentelle. D'accord ?

– Je sais tout ça, Michel, arrive au fait, veux-tu ?

Dumont était impatient. Il ne pouvait supporter qu'on tourne autour d'une question, sans aborder directement le problème. Il songea : « Michel ferait un bon politicien. »

Le jeune policier poursuivit.

– Moi, j'ai lu les articles concernant l'affaire Sorino. Ç'a été le début de mon enquête. Je me suis rendu à la bibliothèque municipale et j'ai consulté les articles. Or, nulle part on ne parle de vol. Donc, je tire une conclusion ; les vols ont commencé après la mort de monsieur Sorino. J'ai commencé mes enquêtes en surveillant les employés engagés depuis la mort de Sorino et j'ai également consulté la liste des employés qui ont été remerciés de leurs services.

– Tiens, pourquoi ?

– Voyons, boss... je veux dire, monsieur Dumont... un employé, pour se venger, peut voler le nouveau patron. Il connait les habitudes de la maison, il peut même y entrer sans attirer l'attention, il a conservé des amis dans la place. C'est ce type que j'ai recherché... et je l'ai trouvé.

Michel avait un air triomphant.

– Il s'agit d'un homme qui avait un poste important, un homme qui avait la confiance de Sorino et qui est demeuré en relation avec des employés et...

Le Manchot l'interrompit en lançant un nom :

– Antonio Manucci, on l'appelle Tonio.

Michel ouvrit la bouche, mais aucun son ne sortit. Comme on dit couramment, le nom lancé par Dumont avait coupé le sifflet à son jeune ami.

– Comment le savez-vous ?

– Moi aussi, je fais enquête, tu sais. Mais, Michel, ce que je veux savoir, c'est comment cet accident t'est arrivé. Tu ne m'as absolument rien appris...

– Excusez. Mais vous m'avez gelé dur. J'suis comme un gars qui croit marcher sur de la glace bien prise et qui tombe dans l'eau jusqu'aux fesses.

Dumont, de sa main droite, pianotait nerveusement sur la table.

– L'accident... l'agression, Michel.

– Ce Tonio a été mis à la porte par le nouveau patron, Patrick Morse. Mais il est revenu à la boutique à quelques reprises. On m'a même dit qu'une fois, lui et Morse avaient failli en venir aux coups. Les deux se sont traités de tous les noms. Morse appelait Tonio « bandit de grand chemin », « contrebandier », et Tonio, lui, a traité Morse d'assassin. En tout cas, c'était grave. Depuis cette engueulade, Tonio est revenu chez Sorino, mais sans y entrer directement. Il allait causer avec quelques employés et particulièrement avec un type qui s'appelle Phil Ragan. Tous les deux se rejoignent souvent dans un petit bar, près de la boutique de Sorino. Je les ai vus, aujourd'hui, causer ensemble.

Michel prit un ton mystérieux.

– Ce Tonio, je le trouve bizarre... je le trouve étrange... oui, c'est ça, très étrange. Ils m'ont regardé d'un drôle d'air, à deux ou trois reprises.

– Tu as peut-être attiré leur attention ?

– Sûrement, mais c'est sans le savoir. En tout cas, quand les deux hommes se sont séparés, j'ai décidé de demeurer près de l'usine Sorino. J'aurais pu suivre Tonio, mais vous m'aviez demandé de m'occuper des employés, n'est-ce pas ? Or, ce Phil Ragan est une sorte de messager, il sort souvent.

Dumont, devinant ce qui s'était passé, força Michel à abréger son récit.

– Donc, tu l'as suivi ?

– Oui. Ragan a une voiture, mais moi, j'en ai pas. Alors, j'ai pris un taxi. Il a visité deux clients. Moi, je restais dans le taxi et j'attendais à la porte. Puis, il s'est rendu dans une maison au nord de la ville, dans le quartier Nouveau-Bordeaux. Ordinairement, quand il descendait de sa voiture, il transportait toujours avec lui une serviette en cuir. Or, cette fois-là, lorsqu'il est entré dans cette maison-là, tout ce qu'il avait, c'était un petit paquet enroulé dans du papier brun. Cette fois, comme il s'attardait, j'ai décidé de renvoyer mon taxi et je me suis approché de la maison. Vous savez qui demeure là, monsieur ? Vous le savez ? Non, hein ? Je vais vous le dire : c'est ce fameux Tonio. Je me suis glissé dans le jardin. Je les voyais discuter tous les deux. Le paquet se trouvait sur la table et il était défait. Carabine, vous savez ce qu'il contenait ? Des pierres, des pierres précieuses. C'est-y assez fort pour vous, ça ? Pensez pas que je ne suis pas bon détective !

Comprenant que la conversation durerait encore un certain temps, le Manchot soupira, appela le garçon et commanda deux autres verres.

– Je pouvais pas entendre ce qui se disait. J'ai vu Tonio donner de l'argent à Ragan. C'est alors que j'ai voulu faire le tour de la maison. Moi, je pouvais pas deviner qu'il y avait un chien.

– C'est lui qui a donné l'alarme ?

– Pas rien qu'une alarme, carabine ! Il a failli m'arracher le fond d'culotte, pis le derrière avec ! Je me suis sauvé par en avant. Je cherchais une voiture, un taxi... et c'est à ce moment que j'ai senti une douleur, ici, sur la tête. Je me souviens plus du reste.

– Quand as-tu repris conscience ?

– Je sais pas au juste. Quand j'ai ouvert les yeux, j'étais dans un fossé, sur le bord d'une route de campagne. J'ai cherché à me lever, j'étais étourdi. Heureusement que j'ai repris connaissance, autrement, si j'étais resté là, j'aurais pu me réveiller mort !

Le Manchot ne put s'empêcher de sourire. D'un signe de la tête, il incita le jeune homme à poursuivre son récit.

– J'ai réussi à me mettre debout, puis à arrêter une voiture. J'étais pas beau à voir. L'homme qui m'a pris dans son automobile m'a dit que je me trouvais dans le rang Saint-Elzéar, à Laval. Il m'a fait descendre dans un garage et on a appelé la police. Comme je saignais et que j'avais mal à la tête, on m'a conduit à Saint-Luc. Là, j'ai cherché à vous téléphoner à deux ou trois reprises ; chaque fois, je laissais le message...

– Je l'ai bien reçu.

– Quant aux policiers, je leur ai dit que je m'étais querellé avec des amis, que je voulais pas porter plainte.

Le Manchot réfléchit quelques secondes, tout en sirotant lentement le contenu de son verre.

– Michel, il va falloir que tu apprennes ton métier, que tu sois beaucoup plus prudent. Tu as commis des bêtises qui peuvent nuire à notre enquête.

Le jeune policier était fort déçu. Il s'attendait à recevoir des compliments, et c'était le contraire qui arrivait. Il avait l'air penaud d'un jeune élève qui, se croyant premier de classe, apprend brusquement qu'il a coulé ses examens.

– Carabine, moi qui croyais...

– Tout d'abord, plusieurs employés savent que tu travailles pour moi et que j'ai été engagé pour enquêter sur ces vols. Au lieu d'agir avec discrétion, tu te fais remarquer en surveillant Tonio et en le suivant au petit bar. Plus tard, tu suis Ragan en taxi. Tu as sûrement attiré l'attention.

– Je suis pas prêt à dire ça, coupa Michel. Le chauffeur connaissait son métier et il suivait de loin, je peux vous le garantir.

– Quand tu es descendu de voiture, tu étais près de la maison de Tonio ?

– Oui, mais...

– Ensuite, tu vas vers l'arrière de la maison, sans même t'assurer si l'arrière est surveillé. Si seulement tu avais fait un léger bruit, si tu t'étais caché, tu aurais vu le chien. Non, tu travailles au grand jour, autre erreur.

Michel donna un coup de poing sur la table.

– Carabine ! Vous êtes aussi bien de me remplacer tout de suite. Je ferai jamais un bon policier.

– Attends, fit le Manchot pour le réconforter, j'ai commencé par les côtés négatifs ; mais il n'y a pas que du mauvais dans ce qui est arrivé. Tout d'abord, tu as découvert quelque chose de louche, c'est sûr. Ce Tonio a sûrement quelque chose à voir avec les vols. On a probablement cru que tu ne reprendrais jamais conscience, dans ce fossé. Oui, je crois qu'on a voulu te tuer. La police aurait sans doute conclu à un accident, causé par un chauffard.

Michel murmura :

– Arrêtez, carabine, vous me faites frissonner !

– En tout cas, tu ne rentres pas chez toi ! fit sèchement Dumont.

– Pourquoi ?

– Tonio et son complice ont sûrement suivi l'affaire. Ils savent que tu es sur pieds, que tu peux les identifier. Ils ont dû fouiller tes poches et ils connaissent ton adresse.

Rapidement, Michel regarda autour de lui.

– Carabine, on nous fait peut-être surveiller. Regardez ces deux types, dans le coin, ils ont l'air louche.

Le Manchot le calma :

– Ces deux types étaient déjà là quand on est entrés, Michel. Écoute-moi bien, tu te loues un appartement quelque part, sous un faux nom. Tu ne bouges pas de là. Tu me téléphones pour me laisser ta nouvelle adresse.

Michel répéta, mais à contrecœur :

– Bon, je ne bougerai pas. Y a pas à dire, ça va être intéressant !

– Je te dirai ce que tu devras faire. Inquiète-toi pas, tu travailleras. Mais pour l'instant, tu ne t'occupes pas de cet étrange Tonio.

– Je suppose que c'est vous qui allez vous en charger ?

Dumont ne répondit pas tout de suite. Le Manchot ne voulait pas oublier le but premier de sa mission. Il voulait éclaircir le mystère entourant la mort de Sorino. Tonio risquait d'y être mêlé, mais il ne pouvait faire le rapprochement. « Tonio s'entendait très bien avec Sorino, c'était même son bras droit. Il a perdu son emploi aussitôt que Morse a épousé Lynda. Il est peut-être mêlé au vol, mais sûrement pas à la mort de son ami. »

Michel le tira de sa rêverie.

– Mais je l'ai, carabine ! Si je portais plainte contre ce Tonio, la police l'arrêterait. Vous l'avez dit vous-même, il a voulu me tuer.

– Oui, mais il n'y a aucun témoin, tu ne peux rien prouver. Ce sera ta parole contre celle de deux hommes.

– La parole d'un policier vaut bien celle de deux criminels.

Le Manchot lui reprocha :

– Tu parles trop, Michel. Tout d'abord, tu ignores si ces deux hommes sont des criminels. Tu ignores même si c'est l'un d'eux qui t'a frappé.

– Mais...

– Et avec la charge qui pèse présentement contre toi, je me demande si on te croirait aussi facilement que tu le penses.

Le grand Michel Beaulac enrageait. Il en voulait même au Manchot de profiter de l'occasion pour lui rappeler les tristes événements survenus quelques semaines plus tôt.

« Carabine ! Je vais venir à bout de Tonio, songea-t-il. Si vous pensez que je vais rester les bras croisés, à rien faire, vous vous trompez, monsieur Dumont. »

Quant au Manchot, il se disait : « Je voulais poser certaines questions personnelles à Morse ; cet incident va m'en donner l'occasion. »

Et lorsque les deux hommes se séparèrent, Dumont recommanda à son jeune ami :

– Tu ne bouges pas, tu ne retournes pas chez toi. Loue un appartement et entre en communication avec moi.

– Comptez sur moi, je vais faire exactement ce que vous me dites.

Mais, en réalité, il était bien décidé d’en faire à sa tête.

VI

Un prince hindou

Le chauffeur de taxi se retourna vers son client et lui demanda d'un ton impatient :

– Vous êtes décidé ? Allez-vous me faire tourner en rond pendant des heures ? J'suis pas une toupie, moi.

– Écoute, baquais, as-tu peur de pas être payé ?

Le chauffeur ne répondit pas, mais son client ne lui disait rien de bon. Il avait un pansement à la tête, un air bizarre ; il marmottait tout seul et paraissait même enragé.

– Tiens, v'là un dix. Ça te suffit pour tout de suite ? fit le client en lançant le billet sur le siège avant.

– Comme vous voudrez. Après tout, c'est vous qui payez.

– Oui et toi, ton travail, c'est de conduire. Alors, ta gueule ! Tu m'empêches de réfléchir, carabine !

Michel Beaulac en voulait à Dumont pour plusieurs raisons. Il croyait avoir fait un excellent travail, et voilà que c'était l'inverse ; on voulait le forcer à demeurer inactif, et enfin, le Manchot n'avait rien trouvé de mieux que de mettre son collaborateur dans un taxi... « Il aurait pu m'aider à me chercher un appartement, il me semble que ça aurait été la moindre des choses. On abandonne pas un grand blessé de cette façon. »

Et il s'apitoyait sur son sort. En voulant jouer les clients bourrés d'argent, Michel avait fouillé dans sa poche, avait pris un billet de dix et l'avait lancé sur le siège avant. Puis, discrètement, il avait compté ce qu'il lui restait...

– Carabine ! J'aurais dû demander une avance.

Michel ne s'était jamais mis d'argent de côté, ou très peu. Il vivait presque au jour le jour. Or, depuis sa suspension du service de la

police, il n'avait reçu aucun salaire. « Monsieur Bob devrait savoir que l'argent, ça pousse pas dans les arbres. Si je loue une chambre, si je veux continuer mon enquête... il me faudrait de l'argent... »

Après ce qui venait de se passer, Dumont ne lui aurait certainement pas avancé cette somme dont il avait besoin. Le mal de tête persistant qui l'ennuyait l'empêchait de réfléchir comme il le voulait.

« Des amis... j'en ai pas. Les femmes m'ont toujours plus intéressé que les hommes. »

Soudain, une image remonta dans sa mémoire, la tête d'une fille aux cheveux roux, une fille bien tournée qui était amoureuse de lui... ou plutôt de son uniforme. Nicole !

Elle voulait devenir comédienne. Elle avait déjà décroché quelques figurations à la télévision et au cinéma. « Elle habite seule... elle a de l'argent... elle est une amoureuse passionnée... Il n'y a rien qu'un inconvénient : depuis ma suspension, je lui ai pas donné de nouvelles, je lui ai même pas téléphoné. Elle doit m'en vouloir. »

Mais il fallait risquer le tout pour le tout. Se penchant vers le siège avant, il jeta une adresse au chauffeur.

– Il était temps que vous vous décidiez, bougonna le bonhomme.

*

C'était dans un véritable domaine qu'était construite la résidence des Sorino. Une haie de pins empêchait les curieux de voir la grosse maison et les dépendances, situées tout au fond du jardin.

Le Manchot descendit de voiture. Il y avait un système d'intercom à la barrière.

– Oui, qu'est-ce que c'est ? demanda une voix après que Dumont eut appuyé sur un bouton.

– J'ai rendez-vous avec monsieur Morse. Je suis son nouvel employé, Robert Dumont.

– Monsieur Morse n'est pas ici, monsieur et il ne m'a pas dit à quelle heure il rentrerait.

– Je vais l'attendre. Vous avez dû entendre parler de moi ; il m'a demandé d'enquêter sur certains vols qui ont lieu dans son usine.

– Bon, entrez.

La barrière s'ouvrit. La voiture du Manchot s'avança entre deux hautes rangées d'arbres, pour s'arrêter devant l'entrée de la maison qui ressemblait, en fait, à un château du moyen-âge. Dumont ne descendit pas immédiatement, et pour une bonne raison : deux énormes chiens, des dobermen, se promenaient silencieusement autour de la voiture. Mais le détective savait fort bien que s'il tentait d'ouvrir la portière, les deux bêtes se précipiteraient sur lui et lui planteraient leurs crocs acérés dans la gorge ou les membres. Mieux valait attendre. « Au prix que me coûte cette main artificielle, aucune chance à prendre. »

L'immense porte de la maison s'ouvrit enfin et un homme âgé apparut. Il s'avança vers la voiture. Les deux chiens se tenaient à présent de chaque côté de lui.

– Vous pouvez vous identifier, monsieur Dumont ?

– Oui, j'ai deux cartes de visite.

Il montra une pièce d'identité, puis tendit le bras gauche.

– Et si vous avez entendu parler de moi, voici ma seconde carte.

– Je comprends.

L'homme donna un ordre bref, et les deux énormes bêtes s'éloignèrent immédiatement.

– Suivez-moi.

Tout en se dirigeant vers la maison, Dumont déclara :

– Avec ces deux chiens-là, vous êtes bien protégés contre les voleurs.

– Madame adorait ces bêtes. Quand elle se promenait dans le jardin, les chiens l'accompagnaient toujours.

– Vous voulez parler de madame Morse ?

– Non, madame Sorino. Même si elle était très faible, elle tenait à prendre sa petite promenade tous les jours. Une fois, elle a perdu conscience et ce sont les chiens qui sont venus me prévenir. Mais madame sortait quand même, malgré l'avis du médecin. Elle l'a fait jusqu'à sa mort.

Le domestique fit passer Dumont dans un immense salon.

– Je ne comprends pas que monsieur Morse vous ait donné rendez-vous ici. Ordinairement, il me prévient.

Dumont n'attacha aucune importance à la remarque du domestique. Il demanda plutôt :

– Vous vous appelez Germain, n'est-ce pas ?

– Oui. Qui vous l'a dit ?

– J'ai enquêté sur la mort de monsieur Sorino, alors que j'étais dans l'escouade des homicides. C'est vous qui avez découvert le corps de monsieur Sorino ?

Le domestique soupira :

– Ne m'en parlez pas, ce fut toute une journée. Tout d'abord, madame que je trouve morte ; puis, plus tard, monsieur.

– Mais mademoiselle Lynda n'était pas avec sa mère quand cette dernière est décédée ?

– Non. Mademoiselle Lynda a passé une partie de la journée avec sa mère. Moi, je me suis absenté. Mademoiselle Lynda savait que son père devait venir. Comme elle ne s'entendait pas bien avec lui, elle est partie avant son arrivée.

– Et vous ?

– Quand je suis entré dans la maison, j'ai pensé que monsieur Sorino était en haut avec son épouse. Je n'ai pas osé les déranger. Mais au bout d'une demi-heure, je suis monté à la chambre de madame.

Germain l'avait trouvée morte. Ensuite, Lynda et Morse étaient arrivés et, selon la version du domestique, ce ne fut que plus tard qu'on découvrit le cadavre de Sorino dans le pavillon de chasse.

– Tenez, vous le voyez ici, de la fenêtre. C'est la petite maisonnette, là-bas, au bout du jardin. Quand monsieur Sorino et Tonio voulaient être seuls, c'est là qu'ils se rendaient...

Il fut brusquement interrompu par une sonnerie.

– Tiens, quelqu'un... Ce n'est sûrement pas monsieur, il a sa clef.

Germain revint au bout de quelques secondes.

– C'est monsieur Fauteux, vous le connaissez ? Il est venu livrer un bijou pour madame.

– Tiens, justement, je voulais causer avec cet employé mais je n'en ai pas encore eu l'occasion. Pourriez-vous le laisser entrer ? Est-ce qu'il doit attendre monsieur Morse ?

– Non, mais je vais lui demander s'il veut vous parler.

La voiture de Fauteux venait de s'arrêter devant la porte. Germain sortit pour revenir quelques secondes plus tard avec l'expert en fabrication de bijoux. Dumont lui serra la main.

– Je suis très heureux de vous rencontrer. Ça va m'éviter un déplacement. C'est vous, je crois, qui avez attiré l'attention de monsieur Morse sur la disparition de pierres précieuses...

– Oui.

– Eh bien, je crois avoir trouvé la réponse à ce mystère et, très bientôt, on va pouvoir arrêter le ou les voleurs.

Fauteux regarda cet homme, ce manchot qui, venant à peine de commencer son enquête, parlait déjà de faire arrêter les responsables.

*

Nicole poussa un cri en ouvrant la porte.

– Mike ! Toi ? Mais..., qu'est-ce qui t'est arrivé ? Et où est passé ton uniforme, mon beau pitou ?

La fille, à peine couverte d'un déshabillé de nylon translucide, chercha à glisser ses bras autour du cou du policier.

– Tu embrasses ta petite chatte ?

– Pour le moment, laisse ta ménagerie de côté, fit Michel en poussant la porte et en tirant le verrou.

Marchant à longues enjambées mais sur le bout des pieds, l'air mystérieux, il se dirigea vers la fenêtre, regarda à gauche, à droite, puis d'un coup sec il tira les rideaux.

– Ils sont pas là. Pour l'instant, je suis en sécurité.

Nicole était devenue toute pâle.

– Mais qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

Il la prit dans ses bras et se mit à l'embrasser.

– Enfin, tu es là. Je voulais te voir bien avant aujourd'hui, mais de dangereux criminels me pourchassent. Ils étaient cinq ou six, ils ont tiré sur moi, à coups de mitraillette. J'ai réussi à m'échapper mais j'ai été touché à la tête... C'est pas grave. J'ai risqué le tout pour le tout. Je m'ennuyais tellement de toi, ma Nicole.

Il l'embrassait dans le cou. Ses mains avaient glissé à l'intérieur du déshabillé de la starlette et il lui pétrissait les seins. Nicole s'était un peu ressaisie et tentait de s'arracher des bras puissants du policier.

– C'est vrai, ce que les journaux ont dit ? T'es suspendu ? T'as plus d'uniforme ? Tes bandits t'ont poursuivi nuit et jour, que tu dis ? Ils t'ont pas laissé une seconde de répit, t'as pas trouvé un seul instant pour me téléphoner ?

Michel la lâcha et elle en profita pour refermer son déshabillé.

– J'avais peur que tu me repousses, à cause de cet accident. J'aurais dû savoir que tu m'aimais plus que ça, que tu pouvais pas te passer de ton pitou et que...

Nicole le regardait en souriant et, soudain, elle éclata de rire.

– Qu'est-ce qui te prend ?

– Ton pansement... excuse-moi... dans une pièce qu'on répétait, il y avait un prince hindou... tu sais, avec un turban sur la tête... il était drôle. Tu me fais penser à lui.

Michel se frappa dans les mains.

– Mais oui, je l'ai, t'es un ange, ma petite chatte. Un prince hindou... j'aurais dû y penser plus tôt.

Il s'inclina devant la jeune starlette :

– Toi, connais le prince hindou Biboula, mamoiselle très yolie, yolie ?

– Pour moi, il est devenu fou !

– Non. Tu sais comment fabriquer un turban ? Je vais devenir un prince hindou. Non seulement je tromperai les tueurs qui me poursuivent, mais je pourrai leur tendre un piège. Ma petite Nicole, ton Michel est un grand détective, un homme supérieur à Sherlock Holmes, au Saint et même à l'homme de six millions !

– Mike, sois sérieux, qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

– Je dois continuer mon enquête. Mais il faut que je cache mon pansement. Alors, tu as trouvé la solution. Je vais me déguiser en prince hindou.

– T'es pas sérieux ?

– Oui, très. C'est pas des blagues, carabine ! Je te le jure.

– Dans ce cas, j'appelle Antoine... C'est un ami, un maquilleur. Lui, il peut te déguiser en prince hindou.

Michel demanda, comme s'il était inquiet :

– Tu crois qu'il acceptera ?

– Sûr ! Si tu connaissais Antoine... Il adore jouer dans la figure et dans les cheveux des hommes, surtout quand ils sont beaux et grands, comme toi.

Et elle se dirigea vers le téléphone.

– Moi aussi, songea Michel, j'ai un appel à faire.

Il ne pensait plus du tout à Robert Dumont. Non, il voulait téléphoner à Tonio. Il voulait, en se faisant passer pour un prince hindou, prendre rendez-vous avec lui et lui offrir de lui vendre des bijoux... des bijoux qu'il ne peut offrir à tout le monde.

Michel était certain qu'on le comprendrait à demi-mot... Il téléphona chez Tonio, mais celui-ci était absent. Cependant, son

interlocuteur lui répondit :

– Monsieur Tonio sera sûrement intéressé à vous rencontrer, je lui parlerai de vous. Où peut-il vous rappeler ?

– Nulle part. Je veux un rendez-vous pour mon maître, le prince Biboula, tout de suite.

– Eh bien, je sais que, vers la fin de la soirée, il se rendra à la Tulipe Noire. C'est un cabaret dans le vieux Montréal, près du port.

– Oui, je connais... enfin, je veux dire que j'en ai entendu parler. Le prince s'y rendra aux environs de minuit.

Michel raccrocha et se retourna. Nicole était debout devant lui. Elle avait laissé tomber son déshabillé et, tout en se déhanchant sensuellement, elle s'avança vers lui.

– Antoine va arriver seulement dans trente minutes...

– Mais...

– Ta petite chatte a besoin de toi.

Déjà, la langue de Nicole s'infiltrait dans la bouche de Michel, l'empêchant de répondre. Les mains de la fille se promenait sur le corps du policier :

– Hum... tu es blessé là aussi, mon pitou, t'as une grosse bosse... très dure...

Elle l'entraîna vers le lit :

– Viens, je vais te soigner, à ma façon !

*

– Il semble, Dumont, que ce que vous racontez là est impossible.

Patrick Morse était arrivé et s'était joint à la conversation entre Fauteux et le Manchot.

– Ça expliquerait bien des choses, déclara Fauteux. Je constate l'arrivée de certaines pierres précieuses, ou encore de pièces de joaillerie très intéressantes. Or, quand je veux me servir de ces pierres, elles ont disparu.

Et le Manchot poursuivit ses déductions.

– Où cacher des pierres précieuses, des bijoux volés, sinon dans une maison comme la vôtre ? Mais voilà, on ne peut les y laisser longtemps. Tonio a des complices, des complices qui lui apportent la marchandise pour qu'il puisse la revendre. Autrement dit, la maison Sorino n'est devenue qu'un lieu de dépôt temporaire.

– Et autrefois...

– C'était différent. Non seulement ce Tonio était l'homme de confiance de monsieur Sorino, mais ce dernier aurait voulu qu'il épouse Lynda. Antonio Manucci fait le commerce des bijoux volés et Sorino était de connivence avec lui. On gardait les bijoux à l'usine, on les démontait, on les remontait et on les revendait. Sorino meurt... mystérieusement. Vous épousez Lynda et remerciez Tonio de ses services. Mais on ne peut laisser tomber comme ça une affaire aussi fructueuse. Tonio se sert donc des amis qu'il a dans la maison pour y faire circuler les bijoux volés. Et sans la perspicacité de monsieur Fauteux, son petit manège aurait pu continuer fort longtemps.

Morse était complètement abasourdi.

– Je ne peux croire que mon beau-père était... une sorte de contrebandier, ou de receleur.

Fauteux, cependant, partageait l'avis du Manchot.

– Ça expliquerait tout, monsieur Morse. Ce n'est pas la première fois que je vous préviens qu'il se passe des choses pas catholiques dans votre établissement.

– Je sais, je sais. Vous allez vous occuper de ces criminels, monsieur Dumont ?

– Évidemment.

Le Manchot hésita quelques secondes. Il aurait bien aimé parler seul à seul avec Morse, mais il ne voulait pas demander à Fauteux de se retirer.

– Je peux téléphoner ? demanda-t-il soudain à Morse. J'attends un message de mon collaborateur.

– Certainement. Si vous voulez passer dans la pièce voisine, vous ne serez pas dérangé.

– Monsieur Fauteux est venu, je crois, vous montrer un bijou qu'il a préparé pour madame Lynda. Alors, il pourra en profiter ; ensuite, nous causerons tous les deux.

Quelques instants plus tard, le détective téléphonait à son service téléphonique. À sa grande surprise, il n'avait reçu aucun appel de Michel Beaulac. Dumont s'en voulait. « J'aurais dû le conduire moi-même, en sécurité. Il prend un peu trop d'initiatives, ce jeune loup. Il faudra que je lui apprenne son métier. »

Avant de retourner dans le grand salon, le Manchot attendit que Fauteux se soit retiré. Lorsqu'il revint dans l'autre pièce, Morse lui demanda, avec une légère impatience :

– Vous avez terminé vos appels ?

– Oui.

– Je dois me préparer et aller retrouver ma femme chez des amis ; j'espère que vous m'excusez, monsieur Dumont. Cependant, je tiens à vous féliciter...

Pendant que l'homme d'affaires parlait, le Manchot alla s'asseoir dans un large fauteuil.

– Allons, vous avez bien quelques minutes à me consacrer, monsieur Morse. Si nous parlions un peu de votre beau-père ?

– Je vous l'ai dit, ce que vous m'avez appris me renverse. Je ne m'attendais pas à ça.

Mais le détective demanda à brûle-pourpoint :

– Vous le détestiez ? Si Sorino avait vécu, vous n'auriez jamais épousé Lynda.

– Je vous demande pardon ! Je l'aurais épousée quand même. Lynda était majeure, ne l'oubliez pas. J'avais une bonne position, je n'avais pas besoin de la fortune de monsieur Sorino pour gagner ma vie. D'ailleurs, nous étions décidés. Nous avions prévenu la mère de Lynda et elle nous approuvait.

– Mais Sorino aurait déshérité sa fille ?

– C’est sûr. Il me l’avait bien dit. « Si vous continuez de voir ma fille, si vous vous mettez en ménage avec elle, je passe chez mon notaire le jour même. Je la déshérite. »

– Quand vous avait-il dit ça ?

– Quelques jours avant sa mort.

Le Manchot se leva lentement et s’avança vers Morse.

– Dites-moi... entre nous... vous avez dû avoir peur lorsqu’on a découvert le cadavre de monsieur Sorino ? Vous avez dû craindre qu’on vous accuse de meurtre, vous ou Lynda. Vous aviez tous les mobiles ?

– J’avais un alibi, monsieur Dumont, fit Morse sans se troubler. D’ailleurs, vous avez dû le lire dans le dossier. L’inspecteur Bernier m’a dit que cette affaire vous intéressait.

– Parlez-moi un peu de cet alibi.

Enfin, Morse manifesta son impatience. Il regarda sa montre puis, nerveusement, il répliqua :

– Dumont, je vous ai engagé pour enquêter sur les vols, pas sur la mort de mon beau-père. Et puis, je vous l’ai dit, ma femme m’attend. Alors si vous voulez m’excuser...

– Vous refusez de me parler de cet alibi ?

– Vous n’avez qu’à consulter le dossier, tout y est.

– Vous savez fort bien que ce dossier a disparu ; votre ami l’inspecteur Bernier a fait de l’excellent travail.

La surprise qui se manifesta sur la figure du bijoutier n’était pas feinte. Il ignorait sûrement que quelqu’un, sans doute Bernier, avait pris la précaution de subtiliser le dossier Sorino.

– À l’heure du crime, du moins l’heure fixée selon l’autopsie, j’étais chez des amis, Lynda est venue m’y retrouver. Nous y sommes restés au moins une heure, puis nous sommes retournés chez Lynda. Nous sommes arrivés ici au moins une heure après le crime, toujours selon l’autopsie.

– Pourquoi parlez-vous de crime ? Le coroner a conclu à un simple accident.

Morse se mordit les lèvres mais ne répondit pas.

– Et quand vous êtes arrivé avec Lynda, c'est Germain, le domestique, qui vous a appris que madame Sorino était morte. Ce n'est que plus tard qu'on a découvert le cadavre de monsieur Sorino.

– Exactement, beaucoup plus tard. Je me demande pourquoi vous me faites perdre mon temps si vous savez tout.

– Excusez-moi. Je vais vous demander rien qu'une chose encore. Vous permettez que Germain me montre la chambre de madame Sorino ?

– Je ne vois pas du tout ce que ça vous donnera. Dès le lendemain de sa mort, nous avons fait vider l'appartement. On a changé la décoration, tous les meubles, le tapis, tout. Lynda tenait à le faire. Nous voulions habiter cette chambre, c'était la plus grande de la maison...

– C'est normal, j'aurais fait exactement la même chose. Je vous remercie de tous ces renseignements, monsieur Morse. Non seulement nous arrêterons nos voleurs, mais je crois pouvoir éclaircir le mystère qui entoure encore la mort de votre beau-père.

Comme le Manchot allait sortir, Morse le rejoignit près de la porte.

– Écoutez, Dumont, je vous paie bien. Si vous voulez conserver votre emploi... si vous tenez également à... à votre santé, laissez donc tomber cette seconde enquête. C'est un petit conseil que je vous donne.

Les deux hommes se dévisagèrent pendant quelques secondes puis, sans rien dire, le Manchot sortit de la pièce. Quelques secondes plus tard, sa voiture démarrait en trombe et quittait le domaine Sorino.

*

La fille prit le récepteur et répondit en réprimant un bâillement.

– Allô ?

– Gladys ?

– Dis-moi pas que c'est toi, Tonio ? Je te croyais mort ! En tout cas, tu te forces pas pour me donner de tes nouvelles.

– C'est pas le temps de discuter. Écoute-moi bien. Tu vas te rendre à la Tulipe Noire.

Gladys Norton, la maîtresse de Tonio, éclata de rire.

– Tiens, voilà que monsieur me donne des ordres. Si je te disais que je suis avec un ami et qu'on est... très occupés... que tu me déranges ?

– Gladys, c'est important, j'ai besoin de toi.

– On dirait pas !

– Vas-tu cesser de jaspiner. Tu veux finir tes jours derrière les barreaux ?

– Quoi ?

– Il y a quelque chose qui se trame. J'ai reçu un appel, un prince hindou...

– Qu'est-ce que tu me racontes là...

– Il a des bijoux à me vendre. Il veut me voir. Ça sent le piège à plein nez. Il a pas dit qui lui avait parlé de moi... Je connais aucun prince hindou, j'achète des bijoux seulement de personnes sûres, de personnes qui travaillent pour moi... Je te le répète, c'est un piège. Alors, je veux que tu te rendes à la Tulipe Noire. Tu recevras ce prince hindou à ma place. T'es sûrement capable de le charmer.

Gladys esquissa un sourire.

– Tu sais bien qu'aucun homme peut me résister si je le désire.

– Fais ton boulot habituel. S'il est armé, occupe-toi de ça... Je te rejoindrai à la Tulipe Noire. Et si c'est ce que je crois, le prince hindou va regretter d'avoir voulu connaître Antonio Manucci.

VII

La fille qui faillit être riche

Robert Dumont stationna sa voiture le long du trottoir. Il voulait consulter son carnet. Autrefois, il aurait fait ça, tout en conduisant. Aujourd'hui, même s'il avait une prothèse, il ne pouvait se permettre de tenir le volant d'une seule main.

Avant de prendre son carnet, Robert rappela son service téléphonique. Toujours pas de nouvelles de Michel. Il chercha à le rejoindre avec son walkie-talkie.

– Inutile. D'ailleurs, il l'a sans doute perdu quand il s'est fait assommer.

Le détective ne voulait pas se l'avouer, mais il était inquiet. Et pour lui, la meilleure façon de ne plus penser à Michel, c'était de se tenir occupé.

Il feuilleta son calepin. « Je l'ai... Lynda m'a dit que la maîtresse de son père s'appelait Muriel Gaudrin et qu'elle habitait au Golden Boy, rue Crescent. » Il remit sa voiture en marche et se dirigea vers le centre-ville.

Au milieu de la soirée, le centre-ville qui, durant le jour, bourdonne d'activités, est presque désert.

Sur « la Catherine », on voit bien des promeneurs qui reluquent les vitrines. La plupart sont des touristes américains. Tous font mentalement des calculs en voyant le prix affiché sur certains vêtements. Avec la dévaluation du dollar canadien, ils se demandent tous s'il ne serait pas bon d'en profiter pour faire quelques achats. Mais le soir, les magasins sont fermés, même dans le secteur ouest, où se tiennent régulièrement les touristes. Pourtant, dans certaines villes américaines où les touristes affluent, il y a très souvent des magasins ouverts presque jour et nuit.

Bientôt, soit un peu après minuit, la Catherine s'animerait à nouveau. Les restaurants regorgeraient de clients sortis des cinémas ou des clubs de nuit ; mais, pour le moment, c'était le calme plat.

Dumont n'eut aucune difficulté à se trouver un endroit pour stationner, chose tout à fait impossible durant le jour. Dans l'entrée du Golden Boy, il y avait un tableau avec les noms des locataires. Mais le Manchot eut beau le parcourir à deux reprises, il ne trouva pas celui de Muriel Gaudrin.

– Elle a dû déménager... à moins qu'elle ne soit inscrite sous un autre nom.

Et, prenant une décision, il sonna à la loge du concierge.

*

– Regarde comme il est chou ! Un instant, ne bouge pas, très cher... il y a un poil qui dépasse ici... un petit coup de ciseau... voilà. Qu'est-ce que tu en penses, Nicole ? N'est-ce pas que je travaille bien.

– Oui, Antoine. T'es merveilleux.

Michel était méconnaissable. Antoine, de ses doigts de fée, lui avait appliqué sur la figure un fond de teint très foncé, puis il lui avait collé une barbe. Enfin, il avait posé un turban sur la tête du policier et avait fait les dernières retouches.

– Maintenant, tu peux te regarder, très cher, fit Antoine, en approchant le miroir de la figure de Michel.

– Carabine !

– Pardon ?

– Je dis que c'est bien, très bien.

– Et c'est un charme de travailler sur toi, ajouta Antoine en ricanant. Pour un homme, tu as la peau très douce. J'espère que ta blessure ne te fait pas trop souffrir. Le turban n'est pas trop serré ?

– Non, non, ça va.

Antoine, en se dandinant, marcha vers sa valise.

– Et maintenant, les vêtements.

– Oh non, par exemple ! On est pas au théâtre. J'ai pas envie de mettre un costume !

Antoine, sans un mot, sortit les pièces de vêtements de son sac.

– Ça va te faire, j'en suis sûr. Comme tu vois, ce n'est pas excentrique. C'est presque la mode américaine, avec une toute petite différence exotique. J'adore l'exotisme, moi.

Michel regardait la chemise brodée.

– Attends, je vais t'aider, dit Antoine en s'approchant.

– Laisse faire, je suis capable de m'habiller tout seul. Tu crois que je devrais mettre ça, Nicole !

– Évidemment.

Michel s'exécuta.

– Les pantalons sont trop larges, carabine ! Ça pourrait faire à une femme enceinte.

– Saltimbanque qu'il est amusant ! Mais très cher, tu portes les bas par dessus les pantalons. Entre les pantalons dans tes bas, étire-les, n'aie pas peur... bon, comme ça. Tu es mignon, je pourrais te conduire dans des endroits où tu ferais des ravages. Je suis fier de moi en saltimbanque !

Michel réussit à faire un petit signe à Nicole.

– Antoine, je sais pas comment te remercier.

– J'adore rendre service et puis... maquiller un homme, ça me plaît.

Michel se mit à fouiller dans son pantalon qu'il avait jeté sur un fauteuil, pour prendre son argent.

– Combien je vous dois ?

– Saltimbanque ! Ne dites plus ça, je vais me fâcher. C'est m'insulter que de m'offrir de l'argent. Je pourrais faire une colère noire.

– Excusez-moi.

Enfin, après de nombreux saluts, quantité de petites révérences, Antoine se retirait.

– Ouf, il était temps. Veux-tu me dire où t'es allée pêcher cette tapette-là, toi ?

Nicole glissa ses bras autour du cou de Michel.

– Il a des manières particulières, mais avoue qu'il fait du bon travail. T'es très beau, Michel. Tu devrais te laisser pousser la barbe. J'adore les hommes qui portent la barbe.

Elle chercha à l'embrasser, mais Michel s'esquiva.

– Sois raisonnable, Nicole. Oublie pas que j'ai un rendez-vous. Je me demande si...

– Si quoi ?

Michel songeait à Robert Dumont. Il pouvait s'inquiéter. « D'un autre côté, si je lui raconte ce que j'ai l'intention de faire, il me blâmera. Non, je le préviendrai... si j'ai besoin de lui. »

Mais voilà, une fois à l'hôpital, il s'était rendu compte qu'il n'avait plus son walkie-talkie. Heureusement, ses agresseurs étaient pressés et ils s'étaient contentés de fouiller rapidement ses poches. Ils n'avaient pas découvert le .38 spécial à canon court que Michel portait dans un étui, dans le creux de ses reins. On lui avait rendu son arme à sa sortie de l'hôpital. À présent, il la sentait de nouveau à sa ceinture, comme une présence rassurante.

– Nicole, tu me rendrais un autre service ?

– Ce que tu voudras. Mais tu vas me promettre une chose. Lorsque ta soirée sera terminée, tu reviendras ici... pour la nuit.

– On reviendra ensemble.

La jeune starlette sursauta :

– Tu veux que je t'accompagne ?

– Non, tu vas te rendre à la Tulipe Noire, mais avant moi. Là-bas, tu feras comme si tu me connaissais pas. L'air de rien, tu me surveilleras : si je te fais un signe, ou encore si ça tourne au vinaigre, tu téléphones au numéro que je vais te donner. Tu demandes Robert Dumont.

– Qui c’est, ce gars-là ?

– Un policier manchot. C’est pour lui que je travaille.

– Un manchot ? Ça fait drôle pour un policier. J’espère qu’il dirige pas la circulation.

– Sois sérieuse et note bien le numéro. Rappelle-toi bien tout ce que tu devras faire...

*

– Vous avez une locataire qui s’appelle Muriel Gaudrin ?

Le gros homme qui était venu ouvrir avait le torse nu et tenait une bouteille de bière à la main. On entendait, venant de l’appartement, le son d’une télévision.

– Non. D’ailleurs, le tableau est là, dans l’entrée.

Il voulut fermer la porte mais, vif comme l’éclair, Robert avait glissé son pied dans l’entrebâillement.

– Un instant.

Le Manchot tenait un billet de cinq dollars dans sa main droite. Il le passa sous le nez du concierge.

– Je sais que Muriel a déjà habité ici. J’ai besoin de renseignements. Tu comprends ?

Le concierge changea rapidement d’attitude. Il ouvrit la porte, fit entrer Dumont et alla baisser le son du téléviseur.

– Excusez-moi, j’étais en train de regarder un bon film. Qu’est-ce que vous voulez savoir au sujet de mademoiselle Gaudrin ?

– Elle n’habite plus ici ?

– Non. Elle est déménagée quelques semaines après la mort de son sugar-daddy. Moi, j’ai pas cherché à la retenir. Quand une fille se drogue, vous savez, et qu’elle a plus personne pour lui donner de l’argent, ça peut mal tourner ; et ici, c’est une maison bien tenue.

Et le concierge ne se gênait plus pour dire ce qu’il savait.

– Pour moi, s'il était pas mort, elle aurait réussi à décrocher le gros lot. Ce type-là était marié, mais sa femme se mourait du cancer... Il était riche... Une fois veuf, il aurait épousé Muriel.

– Vous savez où elle demeure, maintenant ?

– Non, elle a pas laissé d'adresse.

Le concierge hésita, semblant fouiller dans sa mémoire.

– Il me semble l'avoir vue... une fois. Mais c'est bête, j'arrive pas à me rappeler. Pourtant, c'était bien elle... non, ça me revient pas.

Le Manchot connaissait les types de cette espèce. Il remit la main dans sa poche et un autre billet de cinq dollars réveilla brusquement la mémoire du gros homme.

– Je l'ai... oui, c'est ça, elle travaillait dans un restaurant... mais à Montréal, il y en a des restaurants. Il s'agit de me souvenir duquel...

Dumont tendit la main gauche et saisit le gros homme au poignet. Il se mit à serrer, oh, très peu ! Le concierge poussa un cri de douleur et tomba à genoux.

– Hé, vous êtes fou ! Vous allez me casser le bras... Vous avez toute une main, on dirait un étau !

– Le nom du restaurant... je suis certain que tu t'en souviens, n'est-ce pas ?

Et de nouveau, il appliqua un peu de pression sur le poignet.

– Oui, oui, je me rappelle. Lâchez-moi !

Le gros homme se frotta le poignet quelques secondes, puis se releva et s'empara du cinq dollars qui était toujours dans la main droite du Manchot.

– C'est un restaurant sur la rue Papineau. Je me souviens pas du nom, mais vous pouvez pas vous tromper. C'est au coin de Lafontaine, dans l'est de la ville.

– Elle travaille là ?

– Oui, de quatre heures à minuit. C'est un restaurant où les serveuses sont « topless ». C'était la première fois que je la voyais... enfin, je veux dire que... ce que j'avais aperçu ici, dans ses chandails... c'est bien à elle.

Mais déjà, Dumont était sorti de la pièce. Il retourna rapidement à sa voiture et se dirigea vers l'est de la métropole. Comme la circulation n'était pas très dense, il ne mit que dix minutes pour effectuer le trajet.

Il n'y avait que quelques rares clients dans le restaurant, des hommes seuls, des vieux garçons ou encore des maris déçus qui vont s'attarder devant un café et qui font des rêves en se rinçant l'œil sur les serveuses.

Trois filles travaillaient dans le restaurant. L'une se tenait derrière le comptoir, les deux autres devaient servir aux tables.

Tout de suite, le Manchot comprit ce qu'avait voulu dire le concierge. Les deux filles qui servaient aux tables étaient jeunes, assez bien moulées. Celle qui était derrière le comptoir était un peu plus âgée, elle devait approcher de la trentaine. Elle était cependant plus jolie que les deux autres. Mais ce qui attirait surtout l'attention, c'était sa poitrine, des seins énormes mais fermes.

Dumont alla donc s'installer au comptoir. Il jeta un coup d'œil sur sa montre.

Il commanda un sandwich et un café, puis il demanda à la fille :

– Vous finissez dans une demi-heure, à minuit ?

– Pour qui tu te prends ? J'sors pas avec les clients, moi, o.k. ? D'ailleurs, mon chum va venir me chercher.

– Vous vous appelez bien Muriel Gaudrin ?

La fille aux longs cheveux roux parut surprise.

– Qui vous a dit mon nom ?

– J'ai travaillé pour Sorino. J'ai beaucoup entendu parler de vous et je vous ai vue une couple de fois... Je suis venu pour vous rendre service. J'ai appris des choses...

– Des choses ? À quel sujet ?

– Sur la mort de Sorino.

– Ah !

Muriel Gaudrin semblait mal à l'aise, peut-être même troublée. Le nom de Sorino lui rappelait des souvenirs, le nom de Sorino lui

faisait songer qu'elle était passée à deux doigts de la fortune.

– Qu'est-ce que vous savez ?

– Je ne suis pas pressé. On pourrait causer ailleurs, à minuit... si toutefois votre ami le permet.

Mais elle hésitait encore.

– Ton « causage », j'devine ce que c'est, puis moi, j'marche pas dans ces choses-là. Les hommes, vous êtes tous pareils, une bande de maudits cochons. Un rendez-vous à minuit, j'sais ce que ça veut dire, j'suis pas née d'hier, chose. Laisse-moi tranquille.

Elle voulut s'éloigner mais s'arrêta net lorsque Dumont murmura :

– Bon, si tu préfères répondre aux questions de la police officielle, c'est comme tu voudras.

Le Manchot s'était mis à la tutoyer, tout comme elle le faisait elle-même.

– Qu'est-ce que la police vient faire là-dedans ?

Dumont tira son portefeuille de sa poche et montra sa carte de la police, carte officielle qu'il avait toujours conservée.

– Si j'ai travaillé chez Sorino, c'était pour enquêter. Je ne fais plus partie de l'officielle, je suis à ma retraite...

– Excuse-moi, faut que je serve un client.

La fille aux gros seins prit son temps, elle devait sûrement réfléchir. Enfin, elle revint vers Dumont.

– O.K. Tu m'attends. Mais je te préviens, pas question de me conduire dans un motel. Ici, j'suis engagée pour travailler, pas pour organiser des parties de fesses.

Le Manchot ne comprenait pas. Comment un homme d'affaires comme Sorino avait-il pu s'amouracher d'une fille comme cette Muriel ? « La vieille maxime, sans doute : *Sois belle et tais-toi*. C'est une belle fille, Sorino devait aimer la faire parader à son bras. »

Vers minuit, Muriel demanda :

– Qu'est-ce que t'as décidé ? Où est-ce qu'on va ?

– Tu connais un endroit, un café, un restaurant où on pourrait être tranquilles, où on pourrait parler sans être dérangés ?

– O.K. On va parler ici. Après minuit, le gérant est parti, on pourra s'installer dans son bureau. Il aime pas ça, mais j'm'en sacre.

Dumont esquissa un sourire.

– Et ton ami qui doit venir te rejoindre ?

Elle lui fit une sorte de grimace.

– Ah ! Ah ! Ah ! T'es donc drôle !

Le Manchot savait qu'elle lui avait menti pour se débarrasser de lui. Il était persuadé que cette entrevue s'avérerait très intéressante. Muriel semblait en vouloir à bien du monde, elle ne semblait pas accepter facilement d'être devenue une simple serveuse topless.

À minuit, une autre fille vint la remplacer derrière le bar et, tout de suite, elle s'occupa de Dumont, pendant que Muriel se retirait dans une pièce, en arrière, pour se changer – ou plutôt, pour s'habiller.

– Tu bois quelque chose ? On aime pas les traîneux, ici. Ton verre est vide. Les suceux de glace, on endure pas ça.

Le Manchot se vit donc obligé de commander un autre verre en attendant le retour de Muriel. Lorsque cette dernière revint, vêtue d'une jupe et d'un chandail, elle était presque méconnaissable. Elle avait enlevé une bonne partie de son maquillage et relevé ses cheveux roux. Elle paraissait beaucoup plus distinguée.

Elle fit un signe à Dumont, qui aussitôt se leva pour la suivre dans une petite pièce située au bout du restaurant. Le bureau du gérant ressemblait beaucoup plus à une pièce à débarras qu'à autre chose.

Muriel déposa sur le tapis, usé à la corde, les papiers qui se trouvaient sur une chaise et fit signe au Manchot de s'asseoir.

– Faites vite, j'ai pas de temps à perdre et, surtout, j'aime pas discuter avec les policiers. Je vous préviens, je sais rien. Je sais pas sur quoi vous avez enquêté, mais moi...

– J'ai enquêté sur Tonio, j'ai enquêté sur des bijoux volés... et également, sur la mort de Sorino.

Elle se laissa tomber sur une chaise pivotante placée derrière le bureau de chêne égratigné. Ce devait être le fauteuil du gérant.

– Parlons-en, de la mort de monsieur Sorino. Moi, j'ai toujours dit qu'on l'avait assassiné. Mais ça faisait mieux l'affaire de la police de conclure à un accident. J'ai tout compris. Les policiers, ça s'achète facilement. La Lynda et son « mac » pouvaient payer, ils héritaient de tout.

– Vous semblez certaine que monsieur Morse a assassiné Sorino ?

– Un instant ! Faites-moi pas dire des choses... Je sais pas qui a tué Luigi, mais je suis certaine que c'était pas un accident. Écoutez, c'était pas un cave ! Pour quelle raison qu'il aurait décidé de nettoyer son fusil, alors qu'il a pas besoin de s'en servir ? On était pas en saison de chasse. C'est très logique, l'affaire. Luigi est chez-lui. Enfin, la bonne femme va mourir, elle en a pas pour longtemps. Luigi la laisse seule, tout à coup, s'en va dans son pavillon de chasse et décide de nettoyer son fusil. Y a rien que la police pour croire une histoire comme celle-là.

Pendant que la fille parlait, le Manchot lui examinait les bras. Elle avait des marques qui ne pouvaient pas tromper. D'ailleurs, maintenant qu'elle avait moins de maquillage, on pouvait distinguer des cernes noirs sous ses yeux. Le concierge avait raison, Muriel prenait de la drogue.

– Vous savez que Morse a un alibi ?

– Faites-moi rire. Allô, alibi ! Il était en compagnie de Lynda, Lynda l'héritière, Lynda qui, elle aussi, souhaitait la mort de Luigi. Deux beaux écœurants, ces deux-là.

Elle prit un ton moqueur, comme si elle voulait imiter quelqu'un :

– Mademoiselle Gaudrin, ne faites pas de scandale. Ça ne servirait à rien. Nous saurons vous récompenser. Nous savons à quel point papa tenait à vous. Lorsque toutes les affaires seront réglées, nous ne vous oublierons pas... Et moi, la folle, je les ai crus. Je me suis fermé la gueule... La récompense ! Pour gagner ma vie, je suis obligée de travailler dans ce maudit trou-là !

Dumont murmura :

– Évidemment, ça coûte très cher, la drogue !

Le coup porta. Muriel pâlit et ses mains se mirent à trembler. D'un mouvement instinctif, elle se croisa les bras, cherchant à cacher les marques indélébiles qui la dénonçaient.

– J'ai suivi une cure de désintoxication. C'était la condition imposée par Luigi. Fallait que je me fasse soigner... et j'avais réussi. Je voyais plus Tonio Manucci. Luigi se cachait plus pour dire à tout le monde qu'il m'épouserait, aussitôt qu'il deviendrait veuf.

– Pourquoi n'a-t-il pas changé son testament ?

Elle s'écria :

– Mais je l'ai dit aux policiers ! Demandez au notaire de monsieur Sorino. Il avait pris rendez-vous avec lui. Il devait changer son testament, avant même notre mariage. Et ça, Lynda le savait, tout comme Patrick Morse. Mais encore une fois, les policiers ont attaché aucune importance à mes dires. On m'a considérée comme une fille de rien, même pas comme la maîtresse de monsieur Sorino. Aux yeux de ces parvenus, je suis rien qu'une putain, pas autre chose.

Le Manchot prenait bien garde de l'interrompre. Elle avait envie de parler, et il la laissait faire. Il savait fort bien que les paroles de Muriel dépassaient sa pensée.

– Depuis la mort de Sorino, vous vous êtes remise à la drogue ?

Soudain, elle baissa les yeux et sa bouche se mit à trembler. Pour la première fois, elle paraissait émue. Ses yeux s'embuèrent.

– Je voulais pas... Mais Tonio est venu me voir. Il m'a dit qu'une injection m'aiderait à oublier ma peine. J'ai eu le malheur de l'écouter.

Le Manchot lança soudain :

– Et si, moi, je vous disais que c'est Antonio Manucci qui a tué Sorino ?

Elle se mit à rire et cria presque :

– J'étais certaine que la majorité des policiers sont pas des lumières, mais ce coup-là, je suis sûre qu'il y a des fous dans la

gang. Pensez-vous que Tonio aurait tué sa vache à lait ? Sans Sorino, comment qu'il aurait pu exercer son petit commerce ?

– Les bijoux volés ?

Elle haussa les épaules :

– Les bijoux volés... la façade et vous le savez très bien. Oui, Tonio avait un petit réseau de voleurs de bijoux. Moi-même, j'ai travaillé pour lui. On faisait l'échange des bijoux contre la drogue.

Dumont réfléchissait rapidement. Il commençait à tout comprendre.

– Vous ne m'apprenez rien, lui mentit-il. Vous échangiez les bijoux volés contre la drogue, Tonio apportait les bijoux chez Sorino et là-bas, on remontait les pierres, on fabriquait d'autres bijoux. Une belle façade, comme vous dites.

Mais elle déclara :

– Luigi m'avait promis qu'il s'occuperait plus du tout de drogue, une fois que nous serions mariés. Il deviendrait un simple bijoutier... pour un certain temps seulement. Il avait l'intention de tout vendre, un jour, et on serait partis dans le Sud, tous les deux.

Elle soupira :

– C'était trop beau pour être vrai. Non, Morse et sa Lynda ont rien à craindre. Je salirai pas le nom de l'homme que j'ai aimé. C'était le type le plus sincère que je connaisse. Et quand je pense qu'on a même laissé entendre qu'il s'était suicidé.

Mais le Manchot poursuivait son idée.

– Écoutez-moi bien, Muriel. Sorino avait l'intention de ne plus faire le commerce de la drogue. Tonio le savait. Les deux hommes se rencontraient souvent au pavillon de chasse. Ce jour-là, Sorino a appris à Tonio qu'il laissait tout tomber... ils ont discuté, il y a eu querelle et Tonio s'est emparé du fusil...

– Ce que vous dites là, ça aurait pu être vrai... oui, ça aurait pu. Mais quand j'ai appris la mort de Luigi, Tonio était avec moi, il était chez moi. J'y recevais des amis. C'est moi qui lui ai servi d'alibi. Alors, vous faites mieux de chercher ailleurs. Si vous croyez au meurtre, Tonio et moi, on peut pas être les coupables. Plusieurs

amis peuvent confirmer notre alibi. Même que Luigi devait venir nous retrouver.

Elle resta un moment sans parler, les yeux baissés, puis elle murmura :

– Il est jamais venu...

Brusquement, elle demanda :

– Vous voulez boire quelque chose ? J'suis capable de payer la traite. Moi, j'ai la gorge en feu.

Le Manchot se leva.

– Non, je dois partir, Muriel.

Il lui tendit sa carte de visite.

– Vous m'êtes très sympathique, vous savez... et surtout, vous m'avez grandement aidé. Si jamais vous désirez vous faire soigner... subir une autre cure de désintoxication, téléphonez-moi, j'ai des amis qui vous aideront.

Elle prit la carte mais ne répondit pas. Robert Dumont sortit du bureau, traversa le restaurant et retourna à sa voiture.

« J'avais vu juste. Cette Muriel m'a beaucoup aidé. Dès demain, je ferai éclater la vérité dans l'affaire Sorino et tant pis s'il y a scandale. »

Avant de mettre sa voiture en marche, le Manchot téléphona à son service d'appels.

– Aucun message, monsieur Dumont.

« Michel a dû se louer une chambre et s'endormir, pensa le Manchot pour se rassurer. Il aura oublié de me téléphoner. » Mais en démarrant lentement, il murmura :

– Du moins, je l'espère !

VIII

La Tulipe Noire

Un éclairage blafard, un orchestre miteux, des clients à l'allure louche, des filles affreusement maquillées qui reluquaient les clients esseulés, des garçons de table qui ressemblaient à des bouncers, c'était là l'ambiance de la Tulipe Noire, ce cabaret situé dans le vieux Montréal, une boîte que fuyaient les touristes mais qui était fréquentée par les clients qu'on avait mis à la porte des établissements voisins.

Soudain, il y eut une sorte de sifflement : on ajustait le micro pour le spectacle. Des lumières éclairèrent la petite scène et un homme, vêtu d'un pantalon noir, d'une chemise rose et d'un veston où brillaient des centaines de paillettes, apparut.

– Bonsoir mesdames et messieurs, bonsoir. Ici votre maître de cérémonies Jack Presley. Bienvenue au chic cabaret la Tulipe Noire. En vedette cette semaine, la chanteuse western, de retour d'un voyage triomphal aux États-Unis, Betty Rodgers.

Les trois musiciens donnèrent un accord qui sonnait faux.

– Et notre vedette-maison, l'aguichante danseuse au corps de déesse, la troublante disciple du diable Marylin Satana. Et pour débuter, je vous demande d'accueillir avec une bonne main d'applaudissements la vedette de la « tévé », du disque, de la radio et du cinéma, la seule et unique Betty Rodgers.

La fille, vêtue d'un costume de cow-girl, apparut, cherchant à couvrir de sa voix, celle des clients qui semblaient déterminés à ne pas écouter les paroles poétiques de sa chanson d'ouverture : « Le soleil se cache derrière la montagne ».

C'est pendant la chanson de Betty Rodgers, que Michel Beaulac entra dans ce cabaret « fashionnable ». Il jeta un coup d'œil autour de lui. Assise à une table, tenant compagnie à deux habituées de la

maison, Nicole était déjà dans la place et paraissait parfaitement à l'aise. Michel avait bien jugé Nicole : elle s'adaptait à toutes les situations et pouvait facilement se faire des amis.

Plusieurs personnes se retournèrent en apercevant ce colosse au teint foncé, au costume bizarre et portant un turban. Michel se dirigea vers le bar.

– J'ai rendez-vous avec Tonio Manucci.

– Y est pas arrivé. Y vient pas toujours. Mais si vous voulez l'attendre...

Juste à ce moment, une voix de femme résonna derrière Michel.

– Laisse faire, Popeye, je m'en occupe.

Michel se retourna. La fille était assez jolie. Ses cheveux très noirs étaient ornés d'une rose rouge en tissu, qui lui donnait l'air d'une Carmen au rabais. La robe, noire et rouge, était affreusement décolletée. « Encore, si elle était bien faite, songea Michel, mais ils sont bien trop pendants. »

– C'est vous, le prince hindou ?

Michel s'inclina et avec son accent étranger, il déclara :

– Si, si, je suis le prince Biboula.

Il fit une révérence qui faillit lui faire perdre son turban.

– Je suis Gladys, une amie de Tonio. Il ne tardera pas, prince. Venez vous asseoir à ma table. Il m'a demandé de vous tenir compagnie.

Elle le prit par le bras, se serra contre lui et l'entraîna entre les tables.

Juste à ce moment, un ivrogne se leva, perdit l'équilibre et buta contre Michel.

– Ôte-toi du chemin, espèce de saoulon ! clama la fille.

– Excusez, excusez... c'est parce que j'suis un peu étourdi... ça arrive à tout l'monde, pas vrai... Hé, chum ! T'as un drôle de chapeau.

Mais, déjà, Gladys était rendue à sa table. Elle fit asseoir Michel. Sur la scène, même si personne ne l'avait applaudie, Betty Rodgers massacrait sa seconde chanson.

– Prince, je prendrais bien un verre de champagne. Qu'est-ce que vous en dites ? J'adore le champagne, c'est piquant, c'est ma boisson préférée.

Michel appela le garçon. Par prudence, il essayait de parler le moins possible. Il laissa donc Gladys commander le champagne.

Le policier sortit de sa poche un long fume-cigarettes. Mais soudain, sa main se figea. Il ne sentait plus la pression qu'exerçait contre ses reins son revolver qu'il avait pourtant bel et bien glissé dans son étui avant de partir. « Pourtant, je l'avais... »

Soudain, il se souvint de l'ivrogne, qui avait failli le renverser et qui s'était accroché à lui. « J'aurais dû m'en douter !... Un pickpocket... Ils se doutent donc de quelque chose... »

Il était facile de tirer des conclusions : Tonio avait vu clair dans le jeu de ce prince hindou et il se méfiait. « Et maintenant, on lui dira que j'étais armé. »

Le policier comprit qu'il était en danger. Il n'aurait jamais dû se fourrer dans ce guêpier. Il avait pris Tonio pour un imbécile, il s'était jeté lui-même dans la gueule du loup.

– Il y a salle pour les « mossiés » ? demanda-t-il à Gladys. Salle toilette ?

– Oui, au fond, à droite.

Michel se leva. Heureusement, Nicole n'était pas très loin de la porte menant aux toilettes, de sorte qu'en passant près d'elle, le policier put lui faire un signe de la main. Il entra dans la salle réservée aux hommes et, lorsqu'il en sortit quelques minutes plus tard, il se rendit compte que Nicole était en train de téléphoner. « Carabine, j'espère qu'elle pourra rejoindre monsieur Dumont. » Déjà, il sentait une sueur froide qui l'inondait sous son turban.

Gladys avait suivi Michel des yeux. L'employé des toilettes lui fit signe que son « client » n'avait parlé à personne.

– Assoyez-vous, prince, Tonio ne tardera sûrement pas. Le champagne est arrivé. Lorsque le spectacle sera terminé, nous pourrons danser, ça vous plairait ?

Gladys avait glissé sa main sous la table et l'avait posée sur le genou de Michel. À présent, elle lui caressait la cuisse.

– J'adore les étrangers.

Sur la scène, la danseuse nue se déhanchait de son mieux. Michel faisait mine de s'intéresser au spectacle, mais toute son attention était dirigée vers Nicole. La conversation était longue. « Monsieur Dumont était sans doute chez lui. Espérons qu'il pourra venir me prêter main-forte. Il m'en voudra sûrement. J'aurais dû lui obéir, j'aurais dû me douter que cette histoire de prince hindou était cousue de fil blanc. »

*

Le Manchot venait à peine d'entrer dans son appartement, quand le téléphone sonna.

Il décrocha rapidement le récepteur. L'employée du service téléphonique avait déjà répondu.

– Laissez, mademoiselle, je vais prendre l'appel. Ici Robert Dumont...

– L'ami de Michel Beaulac, c'est bien vous ? fit une voix féminine.

– Oui.

– Mon nom est Nicole, mais vous me connaissez pas. Michel est venu chez moi et puis, il a eu une idée. Il s'est déguisé en prince hindou.

Le Manchot ne comprenait absolument rien à cette histoire.

– Un instant, mademoiselle, ne parlez pas trop vite. Michel se serait déguisé en prince hindou ?

– Oui et il est en ce moment au cabaret de la Tulipe Noire.

Dumont sursauta :

– Quoi ?

– Il m'a dit qu'il savait que vous seriez fâché... Mais il faut que vous m'écoutiez. Michel a rejoint un complice de Tonio. Demandez-moi pas qui est Tonio, je le sais pas. En tout cas, il a pris rendez-vous au cabaret la Tulipe Noire. Ce prince hindou, si j'ai bien compris, doit vendre des bijoux volés à Tonio.

Le Manchot soupira.

– Mais dans quelle galère s'est-il embarqué ! Pauvre lui !

– Michel m'a demandé de me rendre au cabaret, avant lui. C'est ce que j'ai fait. Il m'avait laissé votre numéro de téléphone en me disant : « Si les choses tournent au vinaigre, ou si encore je te fais signe, téléphone immédiatement à ce numéro-là. Si monsieur Dumont est pas là, laisse le message. » Michel m'a fait signe. Il avait l'air très nerveux...

– Savez-vous si Tonio est là ?

– Je le connais pas du tout. Il y a des hommes... Ils ont pas l'air bien catholiques. Michel est assis à une table avec une fille... mais c'est une fille qui est pas comme les autres.

– Comment ça ?

– Bien... elle est mieux vêtue, mieux maquillée, mieux coiffée. Les autres, vous savez... je leur donnerais pas le bon Dieu, même après une confession !

Robert Dumont connaissait le cabaret de la Tulipe Noire, car les policiers y faisaient souvent des descentes. C'était un endroit où la pègre se réunissait régulièrement. Des meurtres, demeurés insolubles, avaient été commis dans cet établissement. Chaque fois, les témoins disaient qu'il y avait eu bataille, provocation, qu'un coup de feu avait été tiré au hasard : enfin, les histoires habituelles.

– Michel se sent sûrement en danger et il compte sur vous. Il faut faire quelque chose, monsieur Dumont. J'ai peur pour Michel.

– D'où me téléphonez-vous ?

– Du cabaret. La cabine téléphonique est près de la porte.

– Et bien, sortez immédiatement de ce cabaret et rentrez chez vous tout de suite. Sautez dans un taxi, ne vous attardez pas.

– Mais, Michel...

– Je m'en occupe. Je lui demanderai de vous téléphoner pour vous rassurer lorsque tout sera terminé. Mais de grâce, faites ce que je vous dis. Il y va peut-être de votre vie. Si cette tête de cochon de Michel m'avait écouté, il ne serait pas dans un tel pétrin.

Le Manchot raccrocha. Il n'avait pas de temps à perdre. Il se dirigea vers sa salle de bain. Du tiroir d'une armoire, il sortit une tresse noire. C'était du matériel dont les comédiens se servent pour fabriquer leur barbe et qu'ils appellent, dans le jargon du métier, du « crêpé ».

Avec une paire de petits ciseaux, le Manchot réduisit en poussière une certaine quantité de ces cheveux. Il appliqua ensuite une colle sur ses joues puis, prenant ce poil en poussière, il le mit par-dessus la colle. Alors il s'approcha du miroir et, se servant des ciseaux, d'un rasoir et d'alcool, Robert Dumont enleva le surplus de poils. Au bout de quelques instants, il avait l'air d'avoir une barbe de quatre ou cinq jours.

Avec un peu de fond de teint, il se fit quelques marques dans le visage, transforma légèrement la ligne de ses sourcils et, enfin, plaça sur ses yeux une paire de lunettes. « La coiffure... Non, je vais tout d'abord me changer. »

Le Manchot mit un vieux pantalon, enleva son veston, sa cravate et sa chemise et sortit un vieux chandail à manches courtes de sa garde-robe. C'était un chandail jaune rayé de noir. Il enfila ce chandail puis, prenant son peigne, il crêpa ses cheveux ondulés. « On dirait une coiffure *afro*. C'est parfait. »

Robert Dumont se dirigea vers une armoire et en sortit un bras artificiel, un bras dont l'extrémité portait un gros crochet de fer acéré.

Il ne mit pas grand temps pour enlever sa prothèse et la remplacer par ce crochet encore porté par certains manchots. Enfin, il enfila une vieille veste de laine et mit une casquette sur sa tête. La transformation était complète. On pouvait facilement prendre le

manchot pour un marin, un dur qu'il ne ferait pas bon croiser, dans une rue sombre, aux petites heures du matin.

Mais avant de sortir de chez lui, Robert Dumont décida de placer un appel à un ami.

Lorsqu'il eut terminé, il murmura :

– Espérons que je n'arriverai pas trop tard.

*

Gladys se leva brusquement.

– Tiens, voici Tonio !

Michel se retourna et reconnut l'ex-employé de la maison Sorino qui venait d'entrer. Mais Tonio n'était pas seul. Quatre types, quatre gardes-du-corps sans doute, l'accompagnaient.

– Je vais le chercher, dit-elle en s'éloignant.

Michel demeura seul quelques secondes. Il avait bien vu Nicole se rendre à la cabine téléphonique mais, depuis, elle semblait avoir disparu. « J'espère qu'il lui est rien arrivé ! Pourquoi qu'elle est pas retournée à sa place ? »

Lorsque Gladys fut près de Tonio, il demanda :

– As-tu réussi à le charmer ?

– J'en ai pas eu le temps. J'allais me mettre au travail, mais t'es arrivé. En tout cas, je peux te dire que t'as raison sur toute la ligne.

– Comment ça ?

– Ce prince-là a un faux accent. Il parle le moins possible, parce qu'il change d'accent à chaque phrase. Par-dessus le marché, il était armé. Mais crains rien : Billy s'est occupé de lui. Son gun est dans un tiroir de ton bureau.

– Il est arrivé seul ?

– Oui.

– Il a communiqué avec personne ?

– Personne. Il est allé aux toilettes, mais on l'a surveillé. Non, il a parlé à personne, on peut te l'assurer.

– Rentre chez toi ; reste pas ici.

– Mais Tonio...

– Va-t-en, que je te dis, et tout de suite. J'aime pas qu'on me désobéisse. Je te rejoindrai plus tard... quand on va en avoir terminé avec ce... prince hindou.

Gladys lui serra le bras.

– Fais pas d'imprudences !

– Crains rien, tout va se faire en douceur. S'il veut faire le dur, on est cinq... et puis, il y a d'autres amis dans la place, pas vrai ? Mais sois pas inquiète, on va le conduire ailleurs. On le retrouvera pas de sitôt...

Tonio ricana :

– J'ai un ami qui est contracteur. Ils sont justement en train de couler des piliers de ciment. Un corps humain, ça peut faire du bon matériau de construction. On trouvera peut-être son cadavre... ou ce qui en restera, dans une dizaine d'années. Je veux pas que tu restes dans les environs.

– Je t'attends, chéri.

– Crains rien, je te dis. Ça sera pas bien long.

Gladys se retourna et fit un petit salut de la main à Michel, tandis que Tonio se dirigeait vers la table du policier.

Pendant ce temps, un de ses hommes allait se placer près de la sortie de secours. Les trois autres s'installèrent au bar, c'est-à-dire pas loin de la porte d'entrée.

– C'est vous, le prince hindou ?

– Si, si !

Michel s'inclina profondément.

– Vous, Tonio ?

L'autre ricana :

– C'est ça, moi, Tonio !

Il s’assit à la place de Gladys.

– Hé, vous buvez pas du « pissa de matou ». On rit pas ! Du champagne, et le meilleur...

– Oh, moi pas choisir le champagne. Belle mamoiselle Gladys choisir le champagne. Où est belle mamoiselle ?

– Partie, elle avait quelqu’un à rencontrer. Alors, vous avez quelque chose d’intéressant à m’offrir, prince ?

– Oui, bijoux. Mais vous, pas poser de questions sur provenance de ces bijoux.

– Hum... provenance... vous avez un langage qui est pas trop mal, pour quelqu’un qui parle à peine le français, prince. Qui vous a donné mon nom ?

– Moi, connaître employé de grande bijouterie, bijouterie Sorino. Moi, parler de mes bijoux. Mais trop grande valeur pour cet homme. Il a donné votre nom... numéro de téléphone.

Tonio se moquait du policier. Il prenait plaisir à le questionner, à le faire parler, à le voir commettre gaffe sur gaffe.

– Qui c’est, cet homme-là ?

– Oh, moi promettre pas nommer lui. Moi, tiens toujours promesse. Moi, muet comme la tombe.

Tonio éclata de rire :

– Muet comme la tombe... ou comme un mort... un mort dans une tombe, une tombe de ciment !

– Le prince ne comprend pas.

– Moi, je me comprends. Alors, montrez-moi votre marchandise, prince, je vous dirai si ça m’intéresse.

Michel avait peine à maîtriser la panique qui commençait à s’emparer de lui. Il comprenait que tout était perdu et que Tonio n’était pas dupe. Le sort qui l’attendait ne faisait plus de doute. Il n’y avait plus rien à faire, sinon gagner du temps, gagner le plus de temps possible, jouer le jeu comme s’il se croyait en parfaite sécurité dans la peau de son personnage. Surtout, il fallait éviter de se laisser entraîner hors de cette boîte, où le Manchot pourrait toujours

le retrouver – si jamais Nicole avait pu transmettre le message... Et, au fait, qu'était devenue Nicole ?... Sentant son cœur battre follement dans sa poitrine, Michel fit un effort surhumain pour empêcher sa voix de trembler et, l'air désinvolte, il dit :

– Le prince pas imbécile... bijoux pas avec moi. Ai emporté une pierre, une seule.

Et Michel sortit de sa poche la pierre qu'il avait retirée d'un bijou que lui avait remis Nicole. La jeune fille avait poussé un cri quand elle avait vu le policier briser le bijou. « Inquiète-toi pas, ma belle, je t'en ferai fabriquer un plus beau encore, avec la même pierre.

Tonio prit la pierre dans sa main, l'examina quelques secondes, puis :

– Je suis pas un expert, prince, mais je vous fais confiance. Vous allez venir avec moi.

Il se leva et en voulant tendre la main pour remettre la pierre à Michel, il faillit tomber à la renverse, reprit son équilibre, donnant au même moment un coup de coude à la tête de Michel. Le turban était solide ; mais le policier n'avait pu s'empêcher de grimacer.

– Excusez-moi, je croyais pas vous avoir fait mal, prince. Je vous ai à peine frôlé.

– C'est le champagne... mal de tête.

– Je comprends. Allons, venez. Mes hommes et moi, on va vous conduire à notre expert. Il examinera votre pierre et c'est avec lui que vous discuterez. Cependant, prince, il faudra pas m'oublier... j'ai droit à une commission.

Michel s'était levé. Mais ses jambes étaient molles, il avait même de la difficulté à avancer.

Tonio l'avait pris par le bras.

– Mais je suis pas inquiet, poursuivit-il ; vous m'oublierez pas, prince. Au contraire, vous vous souviendrez longtemps du jour où vous m'avez rencontré.

Michel ne savait plus qu'inventer pour gagner du temps : s'il partait avec Tonio et ses hommes, c'était un homme mort.

Soudain, son attention fut attirée par un homme qui faisait du tapage au bar. L'homme voulait boire, mais le barman hésitait à le servir.

– J'ai dit que j'avais soif ! Sers-moi, et plus vite que ça !

Michel vit l'homme lever le bras gauche, un bras muni d'un crochet de fer à l'aide duquel il frappa durement le comptoir.

– Ho !... Ho !... Calme-toi, mon vieux. Nous autres, on veut pas de trouble.

Mais ce bras artificiel, ce crochet de fer qu'il venait de voir, avait ranimé l'espoir chez le jeune policier.

– Le prince changé d'idée, dit-il brusquement. Si vous voulez pas acheter bijoux tout de suite, moi, pas vendre.

Tonio lui serra le bras.

– Bijoux ou pas, tu vas venir avec nous.

Tonio ne s'attendait pas à l'attaque surprise de Michel. Le jeune policier lui saisit le bras à la hauteur du coude et, pivotant vivement sur lui-même, il fit passer son adversaire par-dessus son épaule. Tonio alla s'écraser sur une table.

Des femmes poussèrent des hurlements, puis on entendit un coup de feu suivi d'un cri.

Au comptoir, le marin manchot avait tiré un revolver de sa ceinture et, sans perdre une seconde, il avait tiré sur un des hommes de Tonio qui s'apprêtait à descendre Michel.

Une seconde plus tard, Robert Dumont fonçait sur les deux fiers-à-bras installés au bar en brandissant son crochet de fer. Il toucha l'un des hommes en pleine poitrine.

Pendant ce temps, Michel avait relevé Tonio et, le tenant à la gorge, il l'avait placé devant lui, s'en servant comme bouclier.

Un autre coup de feu éclata. L'homme placé près des toilettes avait tiré sur Michel. Mais à ce moment précis, le jeune policier venait de placer Tonio devant lui. Il entendit l'Italien râler. Ses jambes étaient molles. Mais Michel ne le laissa pas tomber.

Quant à Dumont, il avait fait place nette autour de lui. On n'osait pas s'approcher de ce manchot avec son dangereux crochet. Le détective avait toujours son revolver dans sa main droite, mais il ne s'en était plus servi. Sans cesser de tenir ses adversaires en respect, il s'avança entre les tables et se dirigea vers Michel. Juste à ce moment, les portes du cabaret s'ouvrirent et une dizaine d'hommes firent irruption dans l'établissement.

– Bougez pas, police !

– La place est cernée.

L'ami, que le Manchot avait appelé, avait fait son travail. Quelques clients tentèrent de fuir par la sortie de secours, mais des policiers les y attendaient.

– Vous n'allez pas arrêter tout le monde ? protesta le gérant de l'établissement.

Un des policiers examinait Tonio.

– Il est mort ! Il y a eu meurtre ici. On vous amène au poste, tout le monde, vous entendez ? Vous allez sortir, un par un. Vous, laissez tomber votre revolver.

Dumont obéit.

– Vous aussi, là-bas, fit-il en se tournant vers un des hommes de Tonio. Il laissa glisser son revolver sur le sol et, bientôt, tout le groupe, y compris Michel et le Manchot, fut enfermé dans des fourgons cellulaires et on prit la direction du poste de police.

IX

Affaire classée

Michel Beaulac avait enlevé son affreux turban et on s'était rendu compte que sa blessure à la tête s'était rouverte.

– Venez avec nous, on va vous soigner.

Le jeune policier aurait aimé s'expliquer avec le Manchot. Il sentait que Robert Dumont était d'une humeur massacrante.

On conduisit le jeune policier à l'infirmerie où une garde-malade examina sa blessure.

– Ce n'est rien, dit-elle. Je vais refaire votre pansement.

– Carabine, pouvez-vous le faire moins gros, pour que ça ait pas l'air d'un turban ?

Lorsque la jeune garde eut terminé, Michel jeta un coup d'œil dans le miroir. Une bande d'étoffe, large d'environ deux pouces, lui entourait la tête, afin de maintenir le pansement sur son front.

– J'ai plus rien d'un Hindou. Mais avec mon maquillage foncé, il me manque seulement une plume pour avoir l'air d'un Indien.

Un policier attendait Michel. Celui-ci croyait qu'on allait le reconduire aux cellules, mais son gardien lui déclara :

– Les détectives ont quelques questions à vous poser.

Michel réfléchit rapidement. Il ne voulait pas commettre d'autres gaffes.

– C'est inutile. Je répondrai à aucune question sans la présence de mon avocat. C'est bien mon droit, pas vrai ?

– Vous discuterez de ça avec les détectives.

– Écoutez, je suis policier moi-même, je connais mes droits et...

Mais sans l'écouter, le garde le conduisit dans un petit bureau où attendaient trois détectives de l'escouade des homicides.

On voulut lui lire la mise en garde, mais Michel les interrompit.

– Laissez faire, les gars, je connais ça par cœur. Je veux donner un coup de téléphone. C'est mon droit. Et je vous préviens, pas de questions. Je parlerai seulement devant mon avocat, c'est...

– C'est votre droit, on le sait. Allez-y, faites votre appel.

Michel réfléchit quelques secondes, puis composa le numéro de son propre appartement. Évidemment, personne ne répondit.

– Mon avocat est absent, mais je vais téléphoner à quelqu'un qui saura où le rejoindre.

Et cette fois, il fit le numéro de l'appartement de Nicole. La jeune starlette répondit aussitôt. Sa voix était nerveuse.

– Allô, oui...

– Nicole, c'est moi, Michel.

– Oh Mike, j'espère qu'il t'est rien arrivé. J'ai fait comme tu m'avais dit et...

– Tout va bien, je suis présentement au poste de police et...

– On t'a redonné ton emploi ?

– Non. Pourrais-tu rejoindre mon avocat et lui dire de venir me sortir d'ici au plus tôt ?

– Ton avocat ? Mais qui c'est ? Je le connais pas, moi.

– C'est ça, tu l'appelles, tu lui dis que tout va bien mais que je suis présentement derrière les barreaux. Il va savoir quoi faire pour me tirer de là.

– Quoi ? On t'a arrêté !

– C'est ça. Je te remercie, Nicole, et j'attends l'arrivée de mon avocat.

Michel avait à peine raccroché qu'un des détectives ricana :

– On va te reconduire à ta cellule, Beaulac, et tu attendras ton avocat. Nous autres, on voulait simplement connaître ta version de l'affaire, puis te libérer.

– Hein ?

– Mais puisque tu insistes, attends ton avocat.

Et il ordonna au garde :

– Reconduisez-le aux cellules.

Michel enrageait.

– Je cesserai donc jamais de me mettre les pieds dans les plats.

Et lorsqu'il arriva aux cellules, il se rendit compte que le Manchot n'y était plus. « J'ai l'air intelligent... et Nicole qui connaît même pas mon avocat. J'espère que monsieur Dumont va me faire sortir d'ici. »

*

L'Inspecteur Bernier n'était pas de bonne humeur. Ça ne le changeait guère ; mais cette nuit-là, son humeur était encore plus massacrante qu'à l'ordinaire. On l'avait tiré de son sommeil pour lui apprendre que l'ex-policier Robert Dumont avait été arrêté et qu'il demandait à le voir.

– Ça aurait pas pu attendre à demain ?

Avant même que le Manchot puisse répondre, l'inspecteur avait continué :

– Qu'est-ce que c'est que cet accoutrement ? T'arrives d'une mascarade ?

Il y eut un silence. Les deux hommes se dévisageaient.

– Je peux parler, maintenant ?

– J'écoute, grommela l'inspecteur.

– Je suppose qu'on vous a mis au courant de ce qui s'était passé ?

– Tout ce que je sais, c'est que tu as été arrêté dans un « trou », qu'il y a eu un mort et deux blessés graves.

– La victime est Antonio Manucci. Vous avez sûrement entendu parler de lui. Il travaillait pour Sorino.

L'inspecteur approuva :

– Je sais.

– J’aurais dû dire, le complice de Sorino.

– Comment ça ?

Le Manchot sourit ironiquement.

– Voyons, inspecteur, c’est vous qui avez dirigé l’enquête sur la mort de Sorino. Ne me dites pas que vous ne vous êtes pas rendu compte de ce qui se passait dans cette grosse maison ?

Bernier semblait moins maître de lui. Il changea tout à coup d’attitude, se fit plus doux et vouvoya même son ex-collaborateur.

– Vous oubliez, Dumont, que je menais une enquête sur une mort suspecte et non sur les activités de tous les employés de la maison.

Avant que le Manchot puisse parler, l’inspecteur enchaîna :

– Mais je me suis rendu compte qu’il existait un commerce de bijoux volés. J’ai d’ailleurs prévenu Patrick Morse, et il a congédié Tonio, aussitôt qu’il a pris la direction de l’entreprise.

– Vous auriez dû pousser votre enquête plus avant, inspecteur. Tonio obligeait des voyous à voler des bijoux. On les lui apportait chez Sorino. Là-bas, des spécialistes fabriquaient de nouveaux bijoux qu’on revendait à gros prix.

Après un temps, sans doute pour mieux juger de l’effet de ses paroles, le Manchot demanda :

– Savez-vous de quelle façon Tonio payait ses voleurs ? Savez-vous pourquoi ces hommes volaient tant de bijoux ?

Bernier n’osait pas répondre.

– On payait les bijoux volés avec de la drogue.

– Ah !

– Sorino se servait sûrement de son commerce pour importer la drogue et Tonio était son premier distributeur.

L’inspecteur demanda :

– Vous avez des preuves de tout ça ?

– Tonio Manucci est mort. Par contre, il y a deux femmes qui en savent long sur cette affaire. La maîtresse de Tonio, Gladys Norton et surtout, celle qui aurait épousé Sorino, s’il n’avait pas été

assassiné, Muriel Gaudrin. Cette fille ne demande pas mieux que de marcher dans le droit chemin. Il suffit de l'aider.

Le mot « assassinat » avait semblé frapper durement Bernier.

– Vous avez découvert la vérité sur la mort de Sorino ?

– Oui, mais on en parlera demain. Pour l'instant, je vous demanderais de convoquer des spécialistes qui mènent les enquêtes sur les drogues et les narcotiques. Mon histoire va sûrement les intéresser.

L'inspecteur donna des ordres puis, en attendant ses collègues, il demanda :

– Comment avez-vous découvert la vérité, au sujet de Tonio ?

– Grâce à Michel Beaulac qui, pour le moment, travaille avec moi. Il a commis de nombreuses erreurs et disons que c'est sans le vouloir qu'il a forcé Tonio à se compromettre. L'Italien a cru qu'il était pris, il a perdu la tête.

Et quelques minutes plus tard, devant cinq autres enquêteurs, le Manchot racontait ce qui s'était passé à la Tulipe Noire.

– Vous comprenez, maintenant, pour quelles raisons je porte cet accoutrement.

Les policiers décidèrent de se rendre immédiatement à l'appartement de Tonio, de procéder à l'arrestation de sa maîtresse et du seul employé de chez Sorino qu'on pouvait actuellement accuser de complicité.

– Il y a également Muriel Gaudrin, fit l'inspecteur.

Mais Dumont intervint :

– Non, ne l'arrêtez pas. Convoquez-la à votre bureau, pour demain.

– La convoquer ?

– Oui. On va mettre un point final à l'affaire Sorino.

Il lui tendit également une petite feuille sur laquelle il avait griffonné quelques noms.

– Convoquez également ceux-là, inspecteur. Vous n'y voyez pas d'inconvénient ?

Bernier jeta un coup d'œil sur la liste et murmura :

– Pas du tout. J'espère, Dumont, que vous savez ce que vous allez faire.

– Vous inquiétez pas, inspecteur. Il y a quelques semaines, vous m'avez dit que vous étiez un policier honnête, un policier qu'on ne peut pas corrompre...

Il y eut un bref silence et Dumont ajouta :

– Je vous crois. Mais sachez, également, que le Manchot est un homme qui fera toujours éclater la vérité.

Quelques vingt minutes plus tard, l'ex-policier retournait à son appartement. Il s'était informé et savait maintenant ce qu'était devenu Michel Beaulac. Quand il apprit que ce dernier avait refusé de répondre, qu'il attendait vainement son avocat, le Manchot sourit :

– Gardez-le en cellule. On pourra le libérer demain. Ça le fera réfléchir. Je préfère qu'il ne soit pas présent à la réunion qui se tiendra dans le bureau de l'inspecteur.

*

Muriel Gaudrin poussa un soupir de soulagement en voyant entrer le Manchot, dans le bureau de l'inspecteur Bernier.

– Pourquoi qu'on m'a convoquée ?

– Soyez calme, mademoiselle, je vais tout expliquer.

L'inspecteur Bernier avait fait apporter des fauteuils dans son bureau. Patrick Morse et sa femme Lynda, la fille de Sorino, avaient pris place sur une petite causeuse.

Pas très loin d'eux, immobile, silencieux, la tête basse, Germain, le domestique de la maison, paraissait dans ses petites bottines.

Bernier avait un sourire figé accroché au coin des lèvres. Il cachait mal sa nervosité.

– Entrez, mon cher Dumont, dit-il en tendant la main au Manchot.

Ce dernier fit mine de ne pas le voir. Il contourna le bureau de Bernier, puis demanda à l'inspecteur :

– Vous permettez que je prenne place dans ce fauteuil ? J'aime bien faire face à mes auditeurs.

– Mais oui, mais oui, Dumont.

Et Bernier ajouta :

– Vous savez que Robert Dumont fut un de mes meilleurs enquêteurs ?

Un lourd silence sembla écraser la pièce...

– Oui... un des meilleurs.

Bernier toussota, mal à l'aise, puis s'assit sur une chaise droite, non loin de la jolie Muriel Gaudrin.

– Je suppose que vous savez tous ce qui s'est passé la nuit dernière ? demanda le Manchot.

– Oui, je leur ai tout dit, je leur ai même donné les derniers résultats de l'enquête que la police a menée.

Lynda murmura :

– J'ignorais complètement que papa s'était compromis dans une histoire de drogue.

Dumont l'interrompit.

– N'en parlons plus. Si je vous ai demandé de vous réunir ici, ce matin, c'est pour éclaircir la mort mystérieuse de monsieur Sorino.

Le Manchot regarda pensivement l'inspecteur Bernier.

– Je me suis longuement demandé pourquoi l'inspecteur avait classé cette affaire, qu'il avait fait croire qu'il s'agissait d'un simple accident. Aujourd'hui, j'ai compris et si ça peut vous consoler, inspecteur, disons que si j'avais été à votre place, j'aurais probablement fait la même chose.

Bernier poussa un long soupir de soulagement. Maintenant, il reprenait, petit à petit, son air arrogant.

– Plusieurs choses ont attiré mon attention, au début de cette enquête. Tout d'abord, Sorino, sans aucune raison valable, qui se retire dans son pavillon de chasse pour nettoyer un fusil : complètement ridicule. D'après le rapport que j'ai lu, il y avait très peu de sang dans le pavillon de chasse et pourtant, Sorino avait reçu une balle en plein visage. Mais nous y reviendrons plus tard.

Le Manchot se tourna du côté du couple Morse.

– Je ne comprenais pas non plus, madame, pour quelle raison vous aviez laissé votre mère seule, alors que vous saviez fort bien que votre père devait venir lui rendre visite ? Pourquoi n'avez-vous pas tenté de rejoindre Germain qui était sorti ? Vous et votre père ne vous entendiez pas du tout. Si monsieur Sorino vous avait demandé de le laisser seul avec votre mère, auriez-vous accepté ?

– Jamais, murmura Lynda.

– Je le savais. Donc, je me trouvais devant une situation qui sortait de l'ordinaire. Madame Sorino est malade, ça va très mal entre elle et son mari et pourtant, vous Germain et vous Lynda, vous décidez de la laisser seule en sachant que monsieur Sorino arrivait. Alors, j'ai compris... j'ai compris que c'était madame Sorino elle-même qui vous avait demandé de partir.

Le long silence qui s'ensuivit constituait presque une réponse affirmative.

– Pourquoi l'a-t-elle fait ? C'est mademoiselle Gaudrin qui m'a donné la réponse. Sorino avait pris sa décision. Il n'allait pas attendre la mort de sa femme pour changer son testament. Il voulait déshériter sa fille parce qu'elle avait décidé d'épouser Patrick Morse. Il avait même pris rendez-vous chez son notaire. Monsieur Sorino avait un esprit machiavélique. Il semblait en vouloir à sa femme d'être malade, de tarder à mourir. Il voulait la faire souffrir et peut-être provoquer une mort plus rapide en lui faisant part de ses décisions. C'est d'ailleurs ce qui s'est passé. Mais Sorino n'a jamais eu le temps de changer son testament.

Bernier voulut interrompre le Manchot.

– Si nous en restions là, avec cette affaire ?

Dumont fit mine de ne pas l'avoir entendu.

– Quand je vous ai parlé, madame Lynda, vous m'avez affirmé que votre mère ne sortait jamais de son lit. Pourtant, la même journée, Germain me déclarait que, lorsqu'elle se sentait assez forte, madame Sorino prenait sa canne et aimait se promener « seule », avec ses chiens, dans le jardin. N'est-ce pas que vous m'avez dit ça ?

Germain fit un signe de la tête.

– Enfin, une dernière chose m'a fait comprendre toute la vérité. C'est lorsque j'ai demandé à visiter la chambre de madame Sorino. Vous m'avez dit qu'un grand ménage avait été fait dans cette chambre, qu'on l'avait décorée à neuf, qu'on avait même changé le tapis.

Morse regarda sa femme, hésita un moment, puis lui prit la main, comme pour la rassurer. Germain, le domestique, ne savait plus quelle contenance adopter : car c'est à lui que s'adressa le Manchot, à présent.

– Lorsque vous êtes revenu à la maison, Germain, tout était silencieux. Pourtant, la voiture de monsieur Sorino était toujours là. Inquiet, vous êtes monté à la chambre de madame Sorino. Le spectacle ne devait pas être gai à voir, n'est-ce pas ?

Germain était pâle. Il savait maintenant que le détective avait tout deviné.

– Monsieur Sorino était étendu sur le tapis, fit le domestique d'une voix blanche. Il avait un trou qui saignait au milieu du front, une partie du visage arrachée... Madame était immobile sur son lit, près d'elle, la carabine. Je me suis approché de madame et j'ai compris... pour elle, l'effort avait été trop grand, elle était morte.

Bernier se leva, et commença à se promener de long en large, au fond de son bureau. Puis prenant une décision, il se rendit à la fenêtre et l'ouvrit pour aérer la pièce où, décidément, l'atmosphère devenait lourde.

– Vous n'avez touché à rien, Germain, vous avez attendu l'arrivée de monsieur Morse et de sa fiancée. Vous aviez deviné ce qui s'était passé. Au cours d'une de ses promenades, madame Sorino s'était rendue au pavillon de chasse, avait pris une carabine et avait pu la cacher dans sa chambre. Elle devait l'avoir sous ses couvertures lorsque son mari est arrivé.

Alors, voici ce qui a dû se passer : Sorino, cyniquement, apprend à sa femme que tout est fini, que sa décision est prise, qu'il change son testament. Ce n'est plus Lynda qui héritera mais bien Muriel Gaudrin, sa maîtresse. Madame Sorino est prête et au moment où son mari ne s'y attend pas, elle le tue d'une balle dans la tête. Maintenant, selon elle, justice est faite, son mari ne pourra plus faire de mal, elle peut mourir en paix.

Quant à ce qui s'était passé par la suite, c'était facile à deviner. Lorsque vous êtes arrivé, Morse, vous avez sans doute pris l'affaire en mains. Jamais les policiers ne pourraient deviner que madame Sorino avait tué son mari, pas une grande malade comme elle. Vous et Lynda aviez un alibi parfait. Quant à Germain, il est à l'emploi de Sorino depuis des années, et il aurait pu, facilement, trouver un autre moyen s'il avait voulu se débarrasser de son maître. Alors, vous transportez le cadavre de Sorino dans le pavillon de chasse. Vous faites disparaître sa voiture, vous effacez les empreintes de madame Sorino sur le fusil et y mettez celles de la victime, puis vous vous entendez pour raconter aux policiers, la même version. Germain dira que c'est lui qui a découvert le corps de monsieur Sorino, qu'il s'est sans doute tué en nettoyant son fusil.

Cette fois, Dumont s'adressa à Bernier.

– Vous êtes un habile enquêteur, Bernier, un officier qui a un sale caractère mais, je le répète, un habile enquêteur. Vous n'avez pas mis grand temps pour découvrir la vérité. Madame Sorino avait assassiné son mari. Mais vous avez également compris que cette femme n'avait peut-être pas toute sa lucidité, qu'elle avait empêché son mari de commettre une injustice et que déclarer toute la vérité ne ferait que salir sa réputation. Après tout, vous ne pouviez pas la traîner en justice, elle était morte. Je vous l'ai dit, j'aurais peut-être fait comme vous. Vous avez fait mine de croire à la version de

Germain, de Morse, de Lynda ; et à l'enquête du coroner, on a conclu à un simple accident. L'affaire a été classée comme ça.

Enfin, le Manchot s'adressa à Muriel Gaudrin.

– Il y a une personne qui ne croyait pas à cette histoire d'accident : vous, Muriel Gaudrin. En parlant aux policiers et, surtout, aux journalistes, vous pouviez faire beaucoup de bruit autour de cette affaire. Vous pouviez peut-être faire éclater la vérité. Morse l'a compris et a acheté votre silence. Vous aviez recommencé à vous droguer ; vous aviez besoin d'argent, vous avez accepté. Mais une fois l'affaire classée, Morse n'a pas rempli sa promesse.

Morse murmura :

– Ce n'est pas moi, j'étais prêt à payer. Mais Lynda en voulait à cette Muriel, la maîtresse de son père. Sans elle, disait-elle, ce drame ne se serait jamais produit.

Le Manchot se leva et lentement contourna le bureau.

– J'ai longuement réfléchi, dit-il enfin. Ça ne donnerait absolument rien de rouvrir l'affaire Sorino. On salirait inutilement des réputations, c'est tout. Mais voilà : maintenant, en plus de Germain et de vous et votre femme, Morse, nous sommes trois à connaître la vérité. L'inspecteur Bernier, moi... et Muriel Gaudrin. Si elle parle...

Muriel ne disait absolument rien, mais elle lança un regard de reconnaissance à Dumont.

– J'ai causé avec elle. Elle veut se faire soigner, elle veut reprendre une place honorable dans la société.

– J'ai même l'intention de quitter le pays... si c'est possible, murmura Muriel.

Lynda Sorino-Morse se leva brusquement.

– C'est possible, dit-elle. Vous me direz combien il vous faut.

– Il ne s'agit pas de chantage, reprit calmement Dumont, comme vous semblez le croire, madame. Il s'agit simplement d'aider une fille qui a quand même rendu votre père heureux.

– Taisez-vous.

Morse demanda, en se levant à son tour :

– Nous pouvons partir ?

– Moi, je ne vous retiens pas, fit le Manchot.

Morse se tourna vers Germain, son domestique.

– Avant de rentrer, Germain, pourrais-tu reconduire mademoiselle Gaudrin chez elle ?

Lynda serra le bras de son mari.

– Patrick, tu exagères !

– Sois calme, Lynda. Tout aurait pu si mal tourner.

Lynda sortit la première du bureau de l'inspecteur Bernier. Morse hésita une seconde puis tendit la main à Dumont.

– Merci, monsieur.

Il sortit, bientôt suivi de Muriel Gaudrin et de Germain. Sans mot dire, l'inspecteur Bernier retourna derrière son bureau. Lentement, le Manchot s'était rendu à la porte.

– Dumont !

– Oui ?

– Si... enfin... je pourrais sûrement employer un enquêteur comme vous...

– Inspecteur, vous savez que je déteste classer des dossiers. Je pourrais y découvrir trop de choses mystérieuses. Enfin, je ne vois pas comment vous pourriez employer un manchot.

Et il sortit, tout en laissant la porte du bureau ouverte. Il entendit l'inspecteur clamer :

– Y a pas de porte chez vous ? C'est pas une grange, ici.

Et le Manchot murmura :

– Chassez le naturel et il revient au galop !

*

Comme il venait de tourner dans le hall et qu'il marchait vers la sortie, le Manchot entendit courir derrière lui. Il se retourna.

– Michel !

– On vient tout juste de me libérer.

– Je vois que tu t’es débarrassé de ton déguisement ridicule.

– Oui, Nicole est passée à mon appartement et m’a apporté des vêtements. Au fait, je voudrais vous expliquer...

Mais Dumont l’arrêta :

– Tu n’as rien à expliquer, Michel. Grâce à toi, les policiers ont réussi à démanteler un réseau de trafiquants de drogues.

– J’aurais dû vous téléphoner, vous dire que...

– N’en parlons plus. Tout est bien qui finit bien.

Michel parut surpris :

– Pourquoi dites-vous que cette affaire est finie ? Est-ce que vous vouliez pas éclaircir le mystère qui entoure la mort de monsieur Sorino ?

– Oui.

– Alors ?

– C’est fait.

– Ah !

Le Manchot murmura :

– Disons que cette mort, ça été un accident malheureux. Affaire classée !

Après un silence, Michel demanda :

– Quand est-ce qu’on vous a libéré ?

– La nuit dernière.

– Ah ! Moi, je viens juste de sortir. Ça pas été facile, carabine.

– C’est que toi, tu as attendu l’arrivée de ton avocat. Moi, je me suis débrouillé tout seul.

Michel demanda :

– Vous avez une minute ? Nicole est ici, je vais vous la présenter. C’est une starlette ; mais un jour, elle va devenir une grande vedette de cinéma, vous verrez. Elle m’attend, à la sortie.

Et quelques instants plus tard, quand Michel aperçut Nicole, il se précipita vers elle.

– Je sais pas comment te remercier, Nicole. Tu m'as sauvé la vie. Sans toi, hier soir, je serais jamais sorti vivant de la Tulipe Noire.

Mais Nicole ne l'écoutait pas. Elle était figée, telle une statue, ses yeux fixant ceux de Robert Dumont.

– Michel ! fit-elle à mi-voix.

– Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

– Cet homme qui était avec toi... Est-ce qu'il est pas... manchot ?

– Oui.

Soudain, Nicole se mit à trembler.

– Lui !... bégaya-t-elle. Oh non, c'est pas possible !

*

La jeune amie de Michel Beaulac semble connaître le Manchot, elle semble même en avoir terriblement peur. Pourquoi ? Quel est donc son secret ?

Michel Beaulac devra répondre, devant ses pairs, de la mort de l'homme qu'il a tué. Quelle sera sa sentence s'il s'avoue coupable d'homicide involontaire ?

Quant au Manchot, reviendra-t-il sur sa décision et acceptera-t-il de regagner les rangs de la police officielle ?

Sinon, que deviendra-t-il ?

Suivez le Manchot dans sa prochaine aventure qui aura pour titre : *La Chasse à l'héritière*.

Cet ouvrage est le 263e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.